L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E,

TRAGEDIE EN TROIS ACTES.

Meslée de trois Intermedes Comiques.

Par A. I. MONTFLEURY.

Revollet paris. 1770. ex dono

X
135 B

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

A PARIS,
Chez PIERRE PROME', sur le Quay des Grands Augustins, à la Charité.

M. DC. LXXIII.
AVEC PERMISSION.

AU LECTEUR.

Cette Tragedie a eſté repreſentée dans le meſme ordre que vous l'allez trouver imprimée. Elle eſt en trois Actes, & meſlée de trois Intermedes Comiques, dont chacun renferme un Sujet ſeparé & finy. Ce meſlange n'eſt pas ſans exemple, quoy qu'il ne ſoit pas ordinaire ſur noſtre Theatre ; & comme c'eſt un uſage établi de tout temps chez les Eſpagnols, je veux bien avoüer que leurs Poëmes Dramatiques m'ont ſervy de modelles ; que le plaiſir que m'ont donné la

AU LECTEUR.

lecture que j'en ay faite, & les Repre-ſentations que j'en ay veuës, m'a perſuadé qu'un pareil meſlange pouroit avoir autant d'agrément ſur noſtre Scene, que de beautez ſur leur Theatre; & que l'ayant regardé comme un moyen d'aſpirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le Sérieux, ſans renoncer à celuy de divertir ceux qui n'aiment que le Comique, je me ſuis hazardé à travailler ſur cette idée à l'imitation des Poëtes de cette Nation. Toutes leurs Pieces ſont en trois Actes ſeparez par des Intermedes Comiques, meſlez de Muſique & de Dance, en quoy ils ſemblent s'eſtre en quelque façon aſſujettis aux préceptes d'Horace, Chorus medios intercinat Actus, *& n'avoir pas peu de raport avec les Chœurs meſlez de Voix, d'Inſtrumens, & de Flûtes, dont les Latins ſeparoient leurs Actes, à l'exemple de Sophocle, quoy que ſelon l'avis d'Ariſtote, les Chœurs ne dûſſent rien chanter qui n'euſt quelque raport &*

meſme quelque liaiſon avec le Sujet de la Piece. La crainte que j'avois que les Intermedes de celle-cy, qui n'en ont aucun avec ce qui les précede, n'interrompiſſent l'attention de l'Auditeur pour le Sérieux, me fit croire que je ne pourois l'empeſcher, qu'en faiſant chois d'un Sujet fort connu. C'eſt ce qui me fit jetter les yeux ſur le quatriéme Livre de l'Æneide, où Virgile renferme les amours & la mort de Didon: outre que cette matiere eſt extrémement connuë, l'Antiquité ne nous a point laiſſé d'idée d'une paſſion ny plus forte ny plus touchante; & je me ſentois ſi charmé des beautez de cet excellent Ouvrage, que je le regardois comme un Original d'apres lequel il eſtoit preſque impoſſible de faire une méchante Copie. Comme ce Sujet avoit eſté mis au Theatre par Eſtienne Iodelle, le premier qui ait fait des Tragedies en noſtre Langue, & depuis meſme par des Autheurs dont la réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris

AU LECTEUR.

de le traiter, ſi je n'euſſe appris d'Horace que les Oeuvres d'Homere & de Virgile ſont des tréſors dont il eſt permis à tout le monde de s'enrichir, & que les Sujets connus qui ſont à tous ceux qui s'en veulent ſervir, deviennent propres & particuliers à celuy qui les traite.

Rectius Iliacum carmen deducis in Actus
Quam ſi proferres ignota, indictaque primus
Publica materies privati juris erit....

Ie ne ſçay ſi cette nouveauté aura quelque agrément ſur le papier; mais je me tiendray aſſez heureux, ſi le Lecteur peut avoir pour elle meſme indulgence que l'Auditeur, & ſi la lecture qu'il en fera ne détruit point l'eſtime que pres de trente Repréſentations conſécutives luy ont acquiſe.

ACTEURS.

DIDON, Reyne de Carthage.

ÆNE'E, Prince Troyen.

ACHATE, Amy d'Ænée.

HIARBE, Prince Affricain.

BARSINE, Confidente de Didon.

PHILON, Capitaine des Gardes de Didon.

La Scene eſt à Carthage.

L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÆNE'E, ACHATE.

ACHATE.

Uy, de quelque façon dont mon œil enviſage
Le favorable accüeil qu'on nous fait dans Carthage, [ſejour,
Je ne voy qu'à regret, que dans ce long
La Gloire a moins de part que Didon, & l'Amour;

La rigueur de l'Hyver, dont voſtre Politique
Prétexte le ſejour des Troyens en Affrique,
Découvre trop l'éclat de voſtre nouveau feu.
Fuyons, Seigneur, fuyons de ce funeſte Lieu;
Portons plus loin l'eſpoir, flaté par tant d'Oracles,
L'Hyver, pour des Héros, n'a que de vains obſtacles;
Nos Troyens ont bravé trop de périls divers,
Pour craindre, en vous ſuivant, la rigueur des Hyvers.
Ces Illuſtres Témoins de voſtre deſtinée,
N'attendent, pour partir, que les ordres d'Ænée;
Leur intrépidité ne pert qu'avec douleur
Le temps que voſtre amour dérobe à leur valeur.
Chacun d'eux... Car enfin, croyez-vous qu'on ignore
Que vous aimez la Reyne?

ÆNE'E.

Achate, je l'adore;
Noſtre amitié me force à vous le declarer:
Mais helas! qui pouroit ne la pas adorer?
Prince, quand je pourois mettre en oubly ſans peine
Le favorable accüeil de cette aimable Reyne;
Nos Troyens échapez à la rage des Vents,
Comblez de ſes bontez, comme de ſes préſens;
La part qu'en nos malheurs elle ſe plaiſt à prendre,
Le reſpect qu'en ces lieux ſa faveur nous fait rendre,
Et que malgré nos ſoins ſans elle nos Vaiſſeaux
Cedoient à la fureur de l'orage & des eaux;
Verrois-je ſans amour, qu'en ce Climat barbare,
La Nature a formé la Beauté la plus rare,
Dont l'éclat ſurprenant puiſſe fraper les yeux?
Verrois-je ſans amour, qu'en elle tous les Dieux,
Prodigues des vertus de ſon Sexe & du noſtre,
Joignant l'orgüeil de l'un à la douceur de l'autre,
Semblent autoriſer ma flame & mon ſejour?
Prince, & vous le ſçavez, la Nature & l'Amour

Ont joint dans cet Objet qui nous preſte un azile,
Tous les appas d'Heléne, à la fierté d'Achile.
Jamais ce meſme Dieu qui cauſe mon ardeur,
N'a joint tant de mérite avec tant de grandeur,
N'a de tant de vertu ſoûtenu ſa tendreſſe,
N'a fait voir tant de gloire avec moins de foibleſſe;
Tant de douceur unie à tant de fermeté,
Ny tant de charmes joints à tant de majeſté.

ACHATE.

La Reyne a des appas, tout vous parle pour elle;
Mais, Seigneur, autre-part la Gloire vous appelle:
C'eſt ſur les bords du Tibre, où la faveur des Dieux
Nous promet avec vous un deſtin glorieux;
C'eſt du ſang précieux de vous, de vos Anceſtres,
Que l'Univers entier doit recevoir des Maiſtres.
Le Sort, dont les Decrets ſeconde nos deſſeins,
Deſtine à vos Neveux l'Empire des Romains;
Et lors que ſa faveur nous reſerve la joye
De rétablir la gloire & la grandeur de Troye,
Bornerez-vous l'effort de voſtre ambition
A la douceur d'aimer & de plaire à Didon?
Ne vous a-t-il ſauvé des périls, du naufrage,
Que pour vous voir aux pieds d'une Reyne à Carthage;
Negliger tout pour elle, & trahir à ſes yeux,
Les Deſtins, voſtre Sang, les Troyens, & les Dieux?
Ah ſouffrez que mon zele offre à voſtre memoire
L'effort que vous devez aux ſoins de voſtre gloire,
Aux manes des Héros dont vous tenez le jour.

ÆNE'E.

Helas! ne dois-je rien, Achate, à mon amour?
Ne ſçaurois-je accorder, ſans me couvrir de blâme,
L'intéreſt des Troyens, & celuy de ma flame?
L'Affrique, pour flater mes vœux, & leurs projets,
Nous offre ſur ſes bords un Trône & des Sujets;

Et lors que mon amour nous preſente une voye
D'élever dans Carthage une nouvelle Troye,
Faut-il aller chercher dans les Champs des Latins
Un Sceptre & des Eſtats ſur la foy des Deſtins?
Oppoſer à mes feux, forcé par tant d'obſtacles,
Le ſcrupule d'avoir fait mentir des Oracles?
Et m'acquerir, prenant Achate pour ſecond,
Le titre glorieux de Prince vagabond?
Non, non, puis que l'Amour ſecondant mon attente,
Me rend maiſtre du cœur d'une Reyne charmante,
Regnons; que mille Autels élevez en ces lieux....

ACHATE.

Et quel ſecours, Seigneur, nous promettre des Dieux?
Des charmes de Didon, quād voſtre ame eſt touchée,
Vous ſouvient-il que c'eſt la Veuve de Sichée,
Dont le deüil ſignalé, loin de finir pour vous,
Rend le cœur ſi fidelle aux manes d'un Epoux?
Pour voir avec nos jours finir noſtre eſperance,
Voſtre amour & les Grecs ſont-ils d'intelligence?
Tant d'obſtacles vaincus, de périls affrontez,
Vos jours dedans nos murs par le feu reſpectez,
Tant de ſecrets avis d'Oracles, de préſages
Du Sort qui vous attend, ſont-ils de foibles gages?
Avec tous ces objets, Seigneur, figurez-vous,
Au nom des Phrigiens, Achate à vos genous.
Voulez-vous qu'à vos yeux tout le ſang qui leur reſte,
Soit de leur deſeſpoir l'Interprete funeſte?
Et qu'aux yeux de Didon, de vous, & de ſa Cour,
Leur bras vange ſur eux leur perte & voſtre amour?
Loin de faire éclater des feux qui les outragent,
Songez à quoy, pour eux, vos ſermens vous engagent;
Que l'amour que Didon s'efforce à vous donner....

ÆNE'E.

Hé bien, Achate, hé bien, il faut l'abandonner:

Immolons aux Troyens l'amour qui les arreſte,
Qu'à fuir de cette nuit noſtre Flote ſoit preſte,
Aux Decrets du Deſtin il faut s'aſſujettir.
Donnez l'ordre par tout, je ſuis preſt à partir.

SCENE II.

ÆNE'E.

APartir? Et mon cœur ſe peut faire une joye
D'abandonner le ſien à ſes douleurs en proye?
J'auray ſçeu, prodigant mes ſermens dans ſa Cour,
Pour trahir ma Didon, luy donner tant d'amour?
Helas! preſt d'un hymen où cette Reyne aſpire,
De quel front l'aborder? que penſer? que luy dire?
Non, non, ſi j'ay promis de trahir tant de feu,
Mon cœur & mon amour en revoquent l'aveu:
Je veux d'un tel deſſein m'épargner la baſſeſſe,
Luy jurer une ardeur égale à ſa tendreſſe,
Et laiſſant de mes jours la conduite au hazart,
Qu'elle pleure ma mort plutoſt que mon départ:
Allons, par une ardeur à ſes ſoûpirs meſlée,
Raffermir à ſes yeux ma conſtance ébranlée;
Par de nouveaux ſermens allons nous engager...
A quoy, lâche? A forcer le Ciel à s'en vanger?
Prétens-tu démentir, par un tel hymenée,
Ce que le Sort attend de la vertu d'Ænée?
Et pouvoir dans les bras de Didon, en ces lieux,
Braver impunément les Deſtins & les Dieux?
Trahir le ſang des tiens? & ſoüiller ta memoire
Par les ſoins d'un amour ſi fatal à ta gloire?

Rougy, lâche, rougy, d'avoir tant combattu;
Laiſſe ſur ton amour décider ta vertu,
Donne de cet effort une marque éclatante....
Mais la Reyne paroiſt: ô Dieux, qu'elle eſt charmante!

SCENE III.

ÆNE'E, DIDON, BARSINE.

DIDON.

VEnez, Prince, il eſt temps de faire un noble éclat;
L'Amour doit l'emporter ſur les raiſons d'Eſtat;
Des Princes Affriquains c'eſt trop craindre la plainte,
Il eſt temps que nos feux agiſſent ſans contrainte,
Et que de mes Sujets le reſpect, & la foy,
Reconnoiſſent en vous mon Epoux, & leur Roy:
Faiſons que noſtre hymen nous joigne & les détrõpe;
Que la magnificence en ſeconde la pompe,
Et que je puiſſe voir dans ce jour fortuné,
Par les mains de Didon, un Héros couronné.
C'eſt peu faire pour vous: Plût au Ciel que mon ame,
Par un plus grand effort, pût vous marquer ſa flame,
Soûmettre avec mon cœur tout l'Univers en paix....

ÆNE'E.

C'eſt porter mon bonheur plus loin que mes ſouhaits;
Madame, & mon amour aſſuré de vous plaire,
Apres un tel hymen, n'a plus de vœux à faire:
Mais....

DIDON.

Quoy? vous vous troublez, Prince, lors que pour vous....

ÆNE'E.

Oüy, quoy qu'offre à mes yeux le nõ de voſtre Epous,
Prévoyant où ce choix vous expoſe & m'éleve,
Contre moy, malgré moy, ma vertu ſe ſoûleve.
Carthage ſous vos loix, ſecondant voſtre eſpoir,
A rendu mille Rois jalous de ſon pouvoir,
Madame. Quand je vois contre mes feux timides,
Les Getules armez pour ſe joindre aux Numides,
Le fier Pigmalion préparer contre vous
Un fer qui fume encor du ſang de voſtre Epous,
Hiarbe dans ces lieux réduit par cette offence
A regler ſur ce choix celuy de ſa vangeance;
Mon amour, pour vos jours, juſtement alarmé,
Craint de perdre Didon, pour m'en voir trop aimé.
Ces Rois, vous le ſçavez, ne cherchẽt qu'à vous plaire,
L'eſpoir de voſtre main retient ſeul leur colere.
Si mon bonheur m'éleve au rang de voſtre Epous,
Que n'attenteront point leurs mouvemens jalous?
Voſtre Eſtat eſt un bien que leur orgüeil regarde,...

DIDON.

Quand je ferme les yeux ſur ce que je hazarde,
Que j'immole à mes feux la peur de les aigrir,
Eſt-ce Ænée, eſt-ce luy qui me les doit ouvrir?
Laiſſez, laiſſez armer tous les Princes d'Affrique;
L'Amour, quand il eſt fort, eſt-il ſi Politique?

ÆNE'E.

Voſtre Trône, Madame, encor mal affermy,
Soûtiendroit mal l'effort d'un puiſſant Ennemy.
Malgré tous vos refus, Hiarbe vous adore,
Il n'eſt point alarmé d'un amour qu'il ignore.
Ce Prince, apres ce choix, peut troubler vos Eſtats;
Madame, Ménageons ſon eſprit & ſon bras;

Laiſſez-moy, par des ſoins que je me veux preſcrire,
Fortifier vos murs, affermir voſtre Empire,
Aguerrir vos Sujets, afin qu'en voſtre Eſtat
Nous puiſſions ſoûtenir ce choix avec éclat.
Pour lors de noſtre hymen & la pompe & la gloire,
Feront voir....

DIDON.

C'eſt vous ſeul que mon cœur en veut croire,
Prince; Et ſi mon amour m'a caché le danger
Où mon choix & ma main me peuvent engager,
J'aime mieux que toûjours il le cache à ma veuë,
Que d'en voir ma tendreſſe alterée, ou vaincuë.
Allez, qu'un ſi beau feu ne perde plus de temps,
Que tous vos ſoins m'en ſoient des gages éclatans;
Donnez l'ordre par tout, & ſouffrez que mon ame,
Par vos empreſſemens, juge de voſtre flame.

ÆNE'E.

Je dois ſacrifier mes jours à mon eſpoir,
Et je vais accorder ma flame & mon devoir.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

DE quelque heureux ſuccés qu'un tel eſpoir vous flate,
Madame, je crains bien qu'un tel amour n'éclate;
Du joug d'un Etranger vos Sujets indignez,
Peuvent s'intéreſſer pour des Rois dédaignez.

DIDON.

Dûſſay-je, apres ce choix, pour croiſtre mes alarmes,
Voir aux pieds de mes murs tout l'Univers en armes;
Dût le Lit nuptial devenir mon tombeau,
Un tel Epous rendra mon deſtin aſſez beau;
Et mon amour ſçaura braver ma deſtinée,
Si Didon peut mourir Femme du grand Ænée.
Ne m'offre point des maux que je me veux cacher;
Tu ne ſçais point, Barſine, à quel point il m'eſt cher;
Tu ne ſçais point l'état où l'amour m'a réduite;
Ma mort, ou noſtre hymen, en doit eſtre la ſuite.
Sa perte eſt le ſeul mal que ma tendreſſe craint,
Jamais de tant d'amour un cœur ne fut atteint;
Auſſi jamais le Ciel, témoin de ſa victoire,
N'a produit un Héros couvert de tant de gloire.
Je crois, & ſon aveu ne dément point nos yeux,
Qu'il eſt formé du ſang des Héros ou des Dieux.

BARSINE.

Hiarbe, dont les ſoins.... Mais je le voy paroiſtre.

SCENE V.

HIARBE, DIDON, BARSINE.

HIARBE.

QUelque amour qu'en mon cœur vos charmes ayent fait naiſtre,
Madame, vos froideurs ne m'ont que trop inſtruit,
Que mon ſort eſt d'aimer ſans eſpoir & ſans fruit.
En vain de ma douleur mon ame poſſedée,
Voudroit de tant d'amour vous tracer quelque idée;

D'un impuiſſant effort je flaterois mon feu,
Voſtre haine ſuivroit de trop pres mon aveu.
Avant que voſtre hymen vous donnaſt à Sichée,
Mon ame de vos traits ſenſiblement touchée,
Madame, vous offrit Hiarbe pour Epous,
Mon cœur s'eſtoit flaté de l'eſpoir d'eſtre à vous;
Et quoy qu'un autre choix en fut la récompenſe,
Sans perdre mon amour, je perdis l'eſpérance;
La mort, de voſtre hymen ayant détruit les nœuds,
Réveilla dans mon cœur mon eſpoir & mes feux;
Mes ſoûpirs & mes ſoins crûrent toucher voſtre ame,
Toûjours meſmes refus ont combatu ma flame,
Toûjours de mon amour l'injurieux mépris,
D'une ſi pure ardeur eſt devenu le prix.
Je ne viens point troubler, me plaignant de leur cauſe,
La tranquille froideur que voſtre cœur m'opoſe,
Ny tâcher à forcer l'eſpoir d'un nœud ſacré,
De vaindre des refus dont je ſuis aſſuré.
De quelque rude coup dont je ſente l'atteinte,
Si je n'éteins mon feu, j'étouferay ſa plainte;
Et voſtre haine peut m'épargner en ce lieu,
Puis que je ne m'y rends que pour vous dire adieu.

DIDON.

Quand le cœur de Didon, pour un Roy magnanime,
Changeroit en amour ce que je ſens d'eſtime,
Prince, je vous l'ay dit, une ſevere Loy
M'oſte la liberté de diſpoſer de moy;
L'ombre de mon Epous que j'adore en ſa cendre,
Aux loix d'un autre hymen me defend de prétendre.
Oublîrois-je pour vous les ſermens ſolemnels,
Que mon cœur prodigua juſqu'aux pieds des Autels,
De ne meſler jamais d'autres ardeurs aux flames
Dont les nœuds ſi chéris unirent nos deux ames?

Je l'avoûray, Seigneur, pour cet indigne effort,
Malgré vos feux, le mien ne peut eſtre aſſez fort;
Des ſermens violez ſouvent le Ciel s'offence.

HIARBE.

La douleur les fait faire, & l'amour en diſpenſe;
Et quel que ſoit le fruit que Sichée en reçoit,
Sa mort, ſur voſtre cœur, ne luy laiſſe aucun droit;
Le ſouvenir d'un feu dont la mort nous dégage,
Ne preſente à nos yeux qu'une funeſte image;
Et l'amour dans un cœur qui prend un tel party,
Ne peut former de nœud que trop mal aſſorty.
Voulez-vous, étouffant des mouvemens ſi tendres,
Au mépris d'un beau feu, ſoûpirer pour des cendres?
Croyez-vous, quelque éclat dõt vous couvre ſon nom,
Qu'un deſeſpoir ſans fruit doive forcer Didon,
Pour des manes errans dans des demeures ſombres,
D'eſtre ſourde aux ſoûpirs, & fidelle à des ombres?
Non, non, c'eſt s'impoſer une trop dure loy,
Ce cœur ſe peut donner ſans luy manquer de foy;
Et de quelque fierté dont voſtre cœur ſe pique,
Madame, il eſt encor des Héros en Affrique.

DIDON.

Seigneur, laiſſez agir ma vertu librement;
Devenez mon appuy, ſans eſtre mon Amant;
Oppoſez aux Tyrans qui s'arment pour ma perte,
L'ardeur de m'en vanger que vous m'avez offerte;
Bravons-en, s'il ſe peut, l'orgueil de tant de Rois.
Ænée eſt un Héros fameux par mille exploits;
Qu'à ſeconder ſon bras, voſtre valeur s'apreſte;
Sa main, en ma faveur, à s'armer toute preſte,
Deviendra de mon Trône un ſi puiſſant appuy...

HIARBE.

Vous vous flatez, Madame, ou jugez mal de luy.
Et pour vous ſa valeur foiblement s'intéreſſe.

DIDON.

Je répons de ſon cœur, que cette crainte ceſſe;
Je connois ſa vertu.

HIARBE.

Ceſſez de vous flater,
Voſtre intéreſt n'a rien qui le puiſſe arreſter;
En vain un tel ſecours flate voſtre eſperance,
Des ſoins de voſtre Eſtat ſon depart le diſpenſe,
Un devoir plus preſſant le dérobe à nos yeux,
Et ce Héros enfin abandonne ces lieux.

DIDON.

Seigneur, que dites-vous?

HIARBE.

Que la Flotte d'Ænée
S'appreſte à faire voile, & ſuit ſa deſtinée;
Que pour quitter ces Bords, cette nuit, au plus-tard,
Ses ordres ſont déja donnez pour ſon depart.

DIDON.

Pour ſon depart? Hola, Gardes, qu'on cherche Ænée;
Prévenons la douleur d'en eſtre abandonnée;
Dans ſon éloignement mon cœur prend trop de part,
Ma mort ſuivroit de pres ce funeſte depart.

HIARBE.

Dieux! qu'entens-je?

DIDON.

Oüy, Seigneur, il n'eſt plus temps de feindre,
J'ay forcé trop long temps ma flame à ſe contraindre;
Je l'adore, & le perds, ce perfide, Seigneur.
Si vous ſçavez aimer, jugez de ma douleur.

HIARBE.

Plût au Ciel que ce cœur accablé de la ſienne,
Jugeaſt en ma faveur auſſi-bien de la mienne!

DIDON.

D'un ſort bien diférent nous nous plaignõs tous deux.
Jamais d'aucun eſpoir je n'ay flaté vos feux;
Je n'ay jamais tâché d'unir avec adreſſe
Le ſecours des ſermens à ma feinte tendreſſe:
Mais, Seigneur, cet Ingrat qui s'appreſte à partir,
M'a donné tout l'amour qu'il feignoit de ſentir.
Ses ſoins, & ſes ſermens, prodiguez ſans ſcrupule,
Auroient ſurpris peut-eſtre une ame moins crédule;
Ses ſoûpirs me marquoient tant d'amour, qu'en ſecret
Mon cœur, pour s'acquiter, ne voyoit qu'à regret,
Que la main de Didon à l'hymen toute preſte,
N'avoit qu'une Couronne à mettre ſur ſa teſte:
Et l'ingrat me trahit? O Dieux! dont la rigueur...
Va le trouver, Barſine, & luy peinds ma douleur;
Sur un depart ſi prompt, il faudra qu'il s'explique,
Dis-luy que ſans ſujet il fuit les bords d'Afrique;
Qu'aucun de mes Sujets par ſes coups abatu,
Sous les Drapeaux des Grecs n'a jamais combatu;
Qu'aucun d'eux, de ſa mort ne s'eſt fait une joye;
Que jamais Tyrien n'a veu les murs de Troye.
Soûleve les remords de ce perfide Amant,
Barſine, & le conduits dans mon Apartement.

SCENE VI.

HIARBE *ſeul.*

QUe vois-je? quel trãſport vient d'agiter ſon ame?
Quel éclat? C'eſt dõc là le fruit de tant de flame?
O Ingrate! c'eſt donc là l'effet de ſes ſermens?
La douleur a trahy tous ſes déguiſemens,

Et ce coup impréveu forçant ſa retenuë,
Ne m'a que trop inſtruit d'une flame inconnuë.
Quoy, lors qu'elle a beſoin, mépriſant tant de Rois,
Du ſecours de ſes pleurs pour ſoûtenir ſon choix:
Quand noſtre aveuglement, malgré toute ſa haine,
La rend de noſtre ſort Arbitre ſouveraine,
Un Etranger pourra, ſéduiſant ſes deſirs,
Joüir impunément du fruit de nos ſoûpirs?
Didon, juſqu'á ce jour ſi ſenſible á la gloire,
Poura par un hymen fatal á ſa memoire,
Au mépris de nos feux, admettre dans ſon Lit
Un Prince fugitif que les Dieux ont proſcrit?
Il faut que noſtre amour, comme le ſien, s'explique.
Helas! ſans moy, ce Prince abandonnoit l'Afrique;
Mon imprudence ſeule a cauſé cet éclat.
Mais puis que ſans la voir il quittoit ſon Eſtat,
Le cœur de ce Héros peu ſenſible à ſes charmes,
Redoute ſa fureur plus qu'il ne craint ſes larmes,
Sans doute, & ſon amour répond mal à ſon feu;
Secondons ſes deſſeins, pour en tirer l'aveu.
S'il veut fuir de ces lieux, favoriſons ſa fuite,
Mettons-le hors d'état d'en craindre la pourſuite;
Et s'il faut que l'hymen ſoit le fruit de leurs feux,
Rendons-en le moment funeſte à tous les deux.

Fin du Premier Acte.

LE NOVVEAV MARIÉ.

PREMIER INTERMEDE.

ACTEURS.

MONSIEUR VILAIN, Conſeiller d'un Préſidial.

MADAME BRIONET, Veuve.

MADEMOISELLE LUCIE, ſa Fille.

MONSIEUR DAMIS, ſon Fils.

SANS-SOUCY, Valet de M. Vilain.

La Nourice du Logis.

La Scene eſt chez Madame Brionet, à Paris.

LE NOVVEAV MARIÉ.

PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR VILAIN, SANS-SOUCY.

SANS-SOUCY.

IE vous le dis, Monsieur, dûssay-je vous déplaire,
Vostre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire.
Quel déplaisir secret vous rẽd mortifié?
D'aujourd'huy seulement vous estes marié.
A peine a-t-on finy cette Cerémonie,
Et loin de faire honneur à vostre Compagnie,
Et d'aller d'un air guay répondre aux complimens
De ce que vous avez d'Amis & de Parens,
Quand pour vous embrasser chacun se fait de feste,
Vous vous mordez les doigts, & secoüez la teste,

Et quoy qu'en voſtre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaiſir qu'à reſver à l'écart,
Quelque ennuy pouroit-il troubler un jour de nopces?

MONSIEUR VILAIN.

Oüy morbleu, je ſuis las de voir tous ces Caroſſes
Fondre de toutes parts icy plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des Courtiſans profés,
Dont l'abord à mes ſoins fourniſſant de matiere,
Joint au fracas de Cour leur humeur familiere,
Et qui ſans eſtre Amis, Conviez, ny Parens,
Accablent ma Moitié de leurs ſaluts fréquents.

SANS-SOUCY.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne s'en peut défendre,
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-toſt que vers chez vous vous aurez fait retraite;
Car Madame a du bien, elle eſt jeune, & bien faite;
Vous, le Fils d'un Marchand opulent & légal,
Et Conſeiller de plus d'un bon Préſidial,
Remply de Gens ſçavans, qui ſur quoy qu'on conteſte,
Entendent preſque tous le Code & le Digeſte,
Et qui quand il s'agit de décider un point....

MONSIEUR VILAIN.

Nous ne ſommes que ſept qui ne l'entendons point:
Mais pour te dire tout ce qui me tient en teſte,
C'eſt que ma Femme veut, pour achever la Feſte,
Avoir la Comedie icy ce ſoir.

SANS-SOUCY.

Tant-mieux.

MONSIEUR VILAIN.

Ces fadaiſes n'ont rien pour moy que d'ennuyeux;
Ce ſont amuſemens pour le Peuple ſtupide,
Dont la plaiſanterie eſt toûjours inſipide.

De plus, la Comédie attirera ceans
Des Maſques importuns, des Coquets faineans,
Qui croiſsẽt mõ chagrin, lorsque leur joye augmente:
Ma Femme à coquéter a déja quelque pente,
Et quelquesfois l'appas d'un diſcours engageant....
Enfin il ſeroit bon d'épargner cet argent.
J'imagine un moyen qui pourа m'en défaire.
J'en vais dire à l'inſtant quatre mots à ſa Mere,
L'en dégouſter, de peur que ſi l'on la prévient,
Elle ne ſoit d'avis.... Mais je la voy qui vient.

SCENE II.

MONSIEUR VILAIN,
MADAME BRIONET,
SANS-SOUCY.

MADAME BRIONET.

QUoy, Monſieur, quand chacun à danſer s'étudie,
Faire le ſix derriere, & fauſſer Compagnie?
Quelle raiſon vous force à vous cacher de nous?
Allons, je veux dancer les cinq pas avec vous:
Nos Violons ſont bons, leur ſimphonie eſt douce;
Venez, pour m'imiter, mettre bas voſtre houſſe,
Mettre le monde en train de ſe bien divertir.

MONSIEUR VILAIN.

S'il ſe divertit mal, Madame, il peut ſortir,
L'hymen a ſes chagrins, & ſa cerémonie
Réduit aſſez ſouvent la joye à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.

MADAME BRIONET.

A quoy bon ce diſcours? en eſtes-vous fâché,
Vous dont l'empreſſement d'entrer en ma Famille,
Témoignoit tant d'amour & de ſoins pour ma Fille?

MONSIEUR VILAIN.

Madame, ce n'eſt pas faute d'empreſſement;
Mais je ſuis ſon Epous, & j'eſtois ſon Amant;
Et depuis que ſur moy ce nouveau titre opere,
J'ay bien à ſoûtenir un autre caractere:
Elle eſt jeune, il pouroit n'y faire pas trop ſeûr,
Et ſa teſte eſt un fruit qui n'eſt pas encor meûr.

MADAME BRIONET.

Eſtre Femme à quinze ans, n'eſt pas choſe nouvelle:
Quand on me maria, j'eſtois plus jeune qu'elle.

MONSIEUR VILAIN.

Quelqu'un peut-eſtre alors vit où la choſe alloit,
Et que dés ce temps-là voſtre honneur chanceloit.

MADAME BRIONET.

Quand vous pouvez trouver quelque trait de Satire,
Vous chercheriez les Gens quinze jours pour leur dire;
Et toûjours le diſcours vous ſemble mal tourné,
Si de vingt mots piquans il n'eſt aſſaiſonné.
Toûjours voſtre chagrin qui s'en fait une étude,
De quelque coup de dent attaque la plus prude:
Voſtre bile acharnée à déchirer les Gens,
Donne à tout ce qu'on fait toûjours un mauvais ſens;
Et l'aigreur de l'eſprit que cette teſte loge,
Verſe ſouvent du fiel juſque ſur un Eloge.
Mon Gendre (car enfin je puis vous parler franc)
Cela ne ſied point bien aux Gens de noſtre rang:
Uſez-en comme moy, laiſſez-là la Satyre;
Je connois vos defauts. Quelqu'un m'entend-t-il dire,
Qu'un Gendre tel que vous n'eſtoit pas bien mõ fait,
Que vous eſtes choquant, brutal, & contrefait,

Que pour eſtre Cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſcelle & la bride?
Ce ſont des veritez, vous le ſçavez fort bien:
Cependant je les ſçais, & ſi je n'en dis rien.
Imitez ma méthode, & que chacun ſe loue....

MONSIEUR VILAIN.

Voſtre diſcretion eſt grande, je l'avoue;
Mais vous m'obligerez, Madame, ſur ce point,
De ne me dire plus que vous n'en parlez point.
Cependant dites-moy ſi cette Comédie,
Que voſtre Fille veut avoir, quoy qu'on en die,
Eſt un Régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait dequoy régaler voſtre caducité?

MADAME BRIONET.

Pourquoy non? Quoy que vieille, il en eſt de riſibles,
Où les plus ſérieux peuvent eſtre ſenſibles,
Pleines de mots plaiſans.

MONSIEUR VILAIN.

Du Comique, morbleu?
Du Comique chez vous? Cela n'eſt bon qu'au feu.
Ces mots que vous nommez plaiſans, ſont des ſottiſes,
Qui n'ont point pour témoins de Fémes bien apriſes;
Les poſtures des Gens, leurs grimaces, leurs tons,
Sont à craindre ceans, pour plus de cent raiſons.

MADAME BRIONET.

Mais pourquoy?

MONSIEUR VILAIN.

Voulez-vous que je m'en deſeſpere?
Et qu'au bout de neuf mois noſtre Epouſe tres-chere,
Par les impreſſions que l'eſprit y reçoit,
Nous faſſe des Magots comme ceux qu'on y voit?
Eſt-il rien ſi contraire aux jeunes Mariées?

MADAME BRIONET.

Hé bien, il en faut voir qui ſoient moins égayées,

Quelque Piece en machine, & le faire ſçavoir....

MONSIEUR VILAIN.

Fy, c'eſt pis quatre fois. Le grand plaiſir de voir,
Sur des Monſtres formez d'ozier & de détrampe,
Des Dieux plus mal mõtez qu'un Sablõnier d'Eſtãpe,
Pendus dans des cartons comme dans des Etuis,
Qui deſcendent du Ciel cõme un Sceau dans un Puis,
On ne voit applaudir de ſemblables caprices,
Que par des Allemans, ou des Courtauts novices,
Par des Badauts errans dans leur oiſiveté,
Qui croyent, décidant ſur chaque nouveauté,
Eſtre honorez apres leurs viſites fréquentes,
Du nom de bel Eſprit, par des Lettres Patentes:
Mais les Gens du bon gouſt....

MADAME BRIONET.

Pour vous voir ſatisfait,
Un Sujet ſérieux ſera mieux noſtre fait.

MONSIEUR VILAIN.

Que penſez-vous y voir? Un Héros à nazarde,
Amant triſte & dolent d'une Amante braillarde,
Enteſté d'un Objet où ſon cœur s'eſt fixé,
Plus contrit quatre fois qu'un Procureur taxé?
Des Rois dont l'on ne craint l'effort ny les menaces,
Guindez ſur de grands mots comme ſur des échaſſes,
Qui font briller aux yeux d'un Spectateur ſurpris,
Des vertus de Theatre, ainſi que des habits?
Pour des Gens éclairez, ce plaiſir eſt trop mince.

MADAME BRIONET.

Ah ſi Monſieur Damon n'eſtoit point en Province,
Il nous feroit joüer quelque Piece de luy:
C'eſt le premier Autheur, par un bout d'aujourd'huy
Il nous lit ce qu'il fait, & les délicateſſes....

MONSIEUR VILAIN.

Ah bon, je le connois, il fait de bonnes Pieces.

On diſoit qu'il eſtoit au bout de ſon rollet;
Mais il en fait venir la charge d'un Mulet,
Et s'achete un Brevet, ou la nouvelle eſt fauſſe,
De Poëte en magaſin, pour les vendre par groſſe:
Mais puis qu'il eſt abſent, c'eſt pour une autre fois.
Nous pourons, l'attendant, faire à loiſir un choix;
Et ſi vous m'en croyez, Madame, quoy qu'on die,
Nous n'aurons point ceans ce ſoir la Comédie.

MADAME BRIONET.

Hé bien, n'en ayons point, puis que c'eſt voſtre avis.
Je vais en avertir & ma Fille, & mon Fils;
L'un & l'autre pouroient avoir donné quelque ordre.

MONSIEUR VILAIN.

L'un, ny l'autre, ma foy, n'en voudront pas démordre,
Si vous ne vous ſervez de voſtre autorité.

MADAME BRIONET.

Cela vaut fait, Monſieur, c'eſt un point arreſté;
Puis que vous le voulez, je vais vous ſatisfaire.
Adieu.

MONSIEUR VILAIN.

C'eſt m'obliger, je ne ſçaurois m'en taire.

SCENE III.

MONSIEUR VILAIN, SANS-SOUCY.

MONSIEUR VILAIN.

CEcy va bien. La Vieille eſtant de mon party,
Ma Femme en poura bien avoir le démenty:
Je feray, ſuprimant ceans la Comédie,
Avorter les projets de leur galanterie.

SANS-SOUCY *bas.*

Madame vient.

MONSIEUR VILAIN.

Bientoſt nous en ſçaurons l'effet.

C'eſt elle.

SCENE IV.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCY.

LUCIE.

ENfin, Monſieur, vous eſtes ſatisfait:
De ces façons d'agir que voulez-vous qu'on die?
Comment nous marier ſans voir la Comédie?
En Carnaval? Des Gens de noſtre qualité?
Je ne vous comprens pas, Monſieur, en verité.
Vous la contremandez? & la choſe eſt poſſible?
L'ordre, je vous l'avouë, eſt du dernier terrible.
Il falloit donc d'abord s'en eſtre defendu.

MONSIEUR VILAIN.

Ecoutez. entre nous, c'eſt de l'argent perdu:
Mais je ſçais un ſecret que perſonne ne trouble;
De la voir tous les jours, sãs qu'il en couſte un double.
Ce ſecret va gaſter tous les Comédiens.

LUCIE.

Vous ſçavez des ſecrets....

MONSIEUR VILAIN.

En voicy les moyens.
Il faut, pour s'en ſervir, ſans inſulter ſa bource,
Chercher, en Gens d'eſprit, le plaiſir dans ſa ſource;

Rire aux deſpens des Fous dont on voit en tous lieux,
De ces Originaux qui nous crevent les yeux;
De qui les jours ſemez d'avantures folâtres,
De cent Sujets plaiſans fourniſſent les Theatres.
Sans ſe voir en ces lieux condamnez aux deſpens,
Il faut étudier les ſottiſes du temps;
Et ſuivant à dauber ſa pente naturelle,
S'en faire chaque jour une Piece nouvelle.
C'eſt par ce beau ſecret que l'on peut aujourd'huy,
Sans débourcer d'argent, rire aux deſpens d'autruy.

LUCIE.

Pour moy la Comédie eſt toûjours fort plaiſante,
J'y trouve des beautez dont le plaiſir enchante;
Rien ne peut égaler celuy que j'y reçoy,
Et le meſtier d'un Poëte a des charmes pour moy,
Qui me font admirer tout ce qui s'y démeſle.

MONSIEUR VILAIN.

C'eſt un meſtier gaſté, tout le monde s'en meſle;
Quand j'y ſonge, morbleu, je tombe de mon haut.
Il n'eſt pas aujourd'huy juſqu'au moindre Courtaut,
Dans la demangeaiſon d'exercer ſon génie,
Qui ne ſoit le Boureau d'un Vers qu'il eſtropie:
La rage de rimer qui le tient au collet,
Luy fait craindre de voir ſa Minerve au filet;
Sa teſte croit pouvoir, avec quelque grimace,
Au bout de ſon Comptoir tranſplanter le Parnaſſe;
On le voit marmottant quelque bizarre ton, (ſon,
Preſt d'accoucher d'un Vers qu'il veut mettre en Chan-
Et qui, fier des beaux Arts dont ſon eſprit ſe pique,
Aune ſon Drap en Vers, & le coupe en Muſique.

LUCIE.

Mais, dites-moy, Monſieur, à quoy bon ce courous?
Cela n'eſt pas nouveau, vous en étonnez-vous?

Ils rencontrent toûjours quelqu'un qui les en louë,
Outre qu'aſſez ſouvent....

MONSIEUR VILAIN

Il eſt vray, je l'avouë,
Cela n'eſt pas nouveau, car chacun aujourd'huy
Neglige ſon meſtier, & fait celuy d'autruy:
Mais depuis l'Artiſan juſqu'aux Gens à Caroſſe,
Le Medecin bavart veut parler de Négoce;
Le Marchand veut parler de Caſſe & de Séné;
Le Peintre, d'un Concert bien ou mal ordonné;
L'ignorant Hobreau, de Térence & de Plaute;
Le Maltoſtier, de Vers; le Poëte, de Maltoſte;
L'Homme de Cour, de l'Air, dõt on fait un Contract;
L'Abbé, de Contr'eſcarpe. On voit un Avocat
Faire le Courtiſan, dépoüillé de Soutanne;
Le Gendarme Eſcoſſois, qui parle de Chicanne;
Le Drapier, qui décide en petit Potentat,
Du fonds d'un Magaſin des Affaires d'Eſtat;
Et le Marchand de Vin, de qui l'eſprit s'exerce,
Qui met d'abord un Muid de Nouvelles en perce.

LUCIE.

Les Gens qu'on a priez, Monſieur, pouront crier,
Apres s'eſtre attendus....

MONSIEUR VILAIN.

Il faut les déprier.

LUCIE.

Mais on n'en uſe point à Paris de la ſorte;
Ils ſe tiendront choquez.

MONSIEUR VILAIN.

Choquez ſoit; que m'importe?

LUCIE.

Par ces ordres donnez, Monſieur, à contretemps,
Voulez-vous appreſter à rire à tous venans?
Voulez-vous que de nous tout le monde ſe rie?

MONSIEUR VILAIN.

Tant-mieux, ils n'auront pas beſoin de Comédie.

LUCIE.

Quoy que vous en diſiez, s'ils ſe moquent de nous,
C'eſt un affront pour moy qui retombe ſur vous.

SCENE V.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCY, LA NOURICE.

LA NOURICE.

MAdame, venez voir...,

LUCIE.

Que voulez-vous, Nourice?

LA NOURICE.

Vive les Gens de cœur, & meure l'avarice.
Je viens de voir venir tous les Comédiens,
Il en vient d'arriver trois Caroſſes tout pleins;
Ils ſont tretous dorez comme ces beaux Caroſſes,
Et nous rirons tantoſt, dit-on, tant qu'à des Nopces;
Voſtre Frere les vient d'emmener.

MONSIEUR VILAIN.

Le Pendart!
Nourice, va morbleu leur dire de ma part,
Qu'il peut les renvoyer, ou que devant qu'on ſorte,
Les feneſtres ceans leur ſerviront de porte.
Les mander malgré moy? C'eſt donc pour m'inſulter;
Dis-leur que ſi je ſuis obligé d'éclater....

LA NOURICE.

Je n'ay garde, Monſieur, de leur aller rien dire.

MONSIEUR VILAIN.

Pourquoy non?

LA NOURICE.

On m'a dit qu'ils nous feront tant rire.

LUCIE.

Puis qu'ils ſont arrivez....

MONSIEUR VILAIN.

J'entens à demy-mot;
Du Frere & de la Sœur c'eſt un ſecret complot:
Mais s'il faut qu'à les voir vous ſoyez deſtinée,
Vous y pourez, ma foy, rire pour une année.
Voſtre Frere paroiſt. Je le vais relancer.

SCENE VI.

MONSIEUR VILAIN, LUCIE, LA NOURICE, DAMIS.

DAMIS.

MOnſieur, la Comédie eſt preſte à commencer.

MONSIEUR VILAIN.

Enfin, malgré mes dents, contrariant Beaufrere,
Voſtre eſprit juſqu'au bout ſoûtient ſon Caractere?
Et les Comédiens venus à mon inſçeu....

DAMIS.

Vous les contremandiez, mais je ne l'ay point ſçeu;
Et lors qu'on m'a ceans cherché pour me l'aprendre,
J'eſtois déja ſorty, de peur de faire attendre.

MONSIEUR VILAIN.

Vous aimez le grãd bruit, Beaufrere, & les grãds frais:
Mais quels Comédiens ſont-ce?

DAMIS.

Ceux du Marais.

MONSIEUR VILAIN.

Du Marais! Du Marais! Je croy qu'on s'étudie....

DAMIS.

Comment?

MONSIEUR VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la Comédie?

DAMIS.

Ont-ils accoûtumé de la donner *gratis*?

MONSIEUR VILAIN.

Irbit-on autrement, mon Cher, à voſtre avis?

DAMIS.

Moy, je les ay crû bons, leur équipage eſt riche,
Leurs Pieces ...

MONSIEUR VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'Affiche?
Les Acteurs inconnus de ce Lieu deſerté,
Sont d'un Plan qui jamais n'eſt bon que tranſplanté:
Jamais, ſortant chez eux d'une Piece nouvelle,
Entend-on, Eh Laquais de Madame une telle?
Y trouve-t-on jamais ce Cortege nombreux
De Pages, de Laquais, de Caroſſes pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautez d'un Ouvrage?
Jamais Autheur de nom leur donna-t-il un Vers?
Il faut que le Beaufrere ait l'eſprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des Autheurs, & ce ſont des indices....

MONSIEUR VILAIN.

Oüy, l'on dit qu'il leur viẽt cinq ou ſix Autheurs Suiſſes,
Pauvre duppe!

DAMIS.

Il falloit plutoſt me l'avoir dit.

MONSIEUR VILAIN.

Mais ſi je puis ceans avoir quelque crédit,

C'eſt en les renvoyant que la choſe ſe prouve.

DAMIS.

Ils ſont payez, Monſieur.

MONSIEUR VILAIN.

C'eſt le pis que j'y trouve.
Ils ſont payez? Cela ſe peut-il pardonner?
Et quelle Piece encor nous faites-vous donner?

DAMIS.

Leur *Ambigu Comique*; on dit que cette idée...

MONSIEUR VILAIN.

Je ſçay bien : autrement c'eſt la *Didon* lardée
D'Intermedes, dit-on, n'eſt-il pas vray?

DAMIS.

Fort-bien.

MONSIEUR VILAIN.

La Troupe du Marais!... Cela ne vaudra rien.

DAMIS.

L'idée en eſt nouvelle, & meſme je m'étonne
Qu'elle ne ſoit tombée en l'eſprit de perſonne,
Et comment quelqu'Autheur ne s'eſt point aviſé...

MONSIEUR VILAIN.

A cela qui, morbleu, voudroit s'eſtre expoſé?
Qui voudroit avoir eu la viſion fantaſque,
D'habiller ſans reſpect la Tragédie en maſque?
D'en faire avec la Farce un mariage impur?
L'idée a quelque choſe en elle de ſi dur,
Qu'un ſemblable projet, en bonne Politique,
Devroit s'eſtre attiré la cenſure publique.
Je n'en ſçaurois, morbleu, parler qu'avec chaleur:
Mais ſi pour mes pechez Dieu m'avoit fait Autheur,
J'aurois fait trop de fonds ſur mes délicateſſes,
Pour appeller la Farce au ſecours de mes Pieces:
Un ſemblable projet ne m'euſt jamais tenté;
Et quelque grand ſuccés qui pût m'avoir flaté,

Jen'aurois jamais pû, pour les voir aplaudies,
En Poëte Cuisinier farcir mes Tragédies.

DAMIS.

Je ne veux point icy combattre vos raisons.
Mais voyons-la, Monsieur, & nous en jugerons:
Quelquefois sans sujet on a l'ame obsedée.

MONSIEUR VILAIN *à Madame Brionet, montrant Damis.*

La Troupe du Marais, & la Didon lardée,
Juste Ciel ! Non, morbleu, je n'en puis revenir.

DAMIS.

Peut-estre que tantost vous pourez convenir,
Que la Troupe & la Piece ont dequoy satisfaire.

MONSIEUR VILAIN.

Des Badauts cõme vous, qu'en dites-vous, Beaufrere?

SCENE VII.

MADAME BRIONET, MONSIEUR VILAIN, LUCIE, DAMIS, NOURICE, &c.

MADAME BRIONET.

Allons donc, mes Enfans, que faites-vous-là tous?
Entrez, pour cõmencer, on n'attẽd plus que vous.
Allons, mon Gendre, allons, quoy que vieille & ridée,

MONSIEUR VILAIN.

La Troupe du Marais, & la Didon lardée!

MADAME BRIONET.

Que nous va-t-il conter? Allons.

MONSIEUR VILAIN.

I'entre avec vous!
Mais si l'on m'y retient, qu'on me donne cent coups!

Fin du Premier Intermede.

L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E. TRAGEDIE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

VOus le verrez, Madame, & Philon vous l'ameine.

DIDON.

Non, cette trahiſon ne ſe conçoit qu'à peine.
Se peut-il que ma gloire, & ſes foibles appas,
Ayent mis dans un Héros des ſentimens ſi bas?

Et que malgré l'état où l'Ingrat m'a réduite,
Il n'ait feint de m'aimer que pour haſter ſa fuite?
Se peut-il?...

BARSINE.

Ce Héros peut n'avoir point de part
Aux ſoins que les Troyens prenent pour leur depart;
Voſtre crainte vous rend voſtre douleur trop chere.

DIDON.

Helas! que cette erreur auroit dequoy me plaire,
Si ce cœur trop ſenſible aux maux que je prévoy,
Ne pouvoit juſtement ſe plaindre que de moy!
De ſes lâches deſſeins je ſuis trop bien inſtruite;
Achate avoit donné ſes ordres pour ſa fuite;
L'Ingrat me fuit ſans peine, & me perd ſans regret.
Les ſiens de ſon depart avertis en ſecret,
Preſts de quitter des Lieux dont j'ay fait leur azile,
Pour rẽtrer dans leurs Bords, abandonnoient la Ville.
Je l'ay ſçeu; c'eſt en vain que je voudrois flater
L'amour que j'ay pour luy, du plaiſir d'en douter;
Mes feux, pour cet Ingrat, ont de trop foibles charmes.

BARSINE.

Croyez-vous que ſon cœur tienne contre vos larmes,
Madame? & que ſes yeux fermez ſur tant d'amour,
Le laiſſent ſans douleur partir de cette Cour?
Avec tant de beauté vous ne devez pas craindre....

DIDON.

Helas, Barſine! helas! qu'une Amante eſt à plaindre,
Qui croit que ſa beauté puiſſe parfaitement
Répondre à la fierté du cœur de ſon Amant!
Nos charmes, de leurs cœurs sõt de trop foibles gages;
Les plus rares objets ſont des Amans volages;
Et quelque éclat qu'on doive à la faveur des Dieux,
Le cœur n'eſt pas toûjours d'accord avec les yeux;

Auſſi n'ay-je pas crû ſur la foy de mes charmes,
Avoir ſoûmis l'Ingrat qui fait couler mes larmes;
Ses ſermens redoublez, & ſes ſoins aſſidus,
Ses ſoûpirs & les miens ſi ſouvent confondus,
Sa tendreſſe ſans ceſſe à me plaire occupée....
Eh quelle autre que moy ne s'y ſeroit trompée?
Ses regards empreſſez, ſes vœux, ſa feinte ardeur,
Avoient, pour me trahir, ſéduit juſqu'à mon cœur.

BARSINE.

Peut-eſtre que ſenſible à l'ennuy qui vous preſſe,
Madame, ſes ennuis vous rendront ſa tendreſſe.

DIDON.

Barſine, il me la doit, tu ſçais tout mon ſecret.
Qu'ay-je pû pour l'Ingrat, que mon amour n'ait fait?
Ay-je rien negligé dans l'ardeur de luy plaire,
Pour me le rendre aimable, ou pour me rendre chere?
Le Perfide a-t-il veu ſon amour combattu?
Ay-je caché le mien? Par quel crime ay-je pû,
Immolant tout au feu que je ſens pour Ænée,
Meriter la douleur d'en eſtre abandonnée?
Helas! hors cet amour qui me le rend trop cher,
Mon cœur ne ſe peut rien juſtement reprocher.

BARSINE.

De luy-meſme bientoſt vous le pourez apprendre,
Il doit ſe rendre icy.

DIDON.

Qu'il eſt lent à s'y rendre!
Et que de ſa froideur mon amour effrayé,
Me fait craindre le prix dont je le vois payé!
Il vient; à ſon aſpect ma crainte ſe redouble,
Apres l'avoir obſervé.
Barſine... Ah! mon malheur ſe lit dedans ſon trouble.
Mais apprenons à quoy mes feux ſont deſtinez.

SCENE II.

DIDON, ÆNE'E, BARSINE.

DIDON.

HE' bien, il eſt donc vray que vous m'abãdonnez,
Ingrat? & que vos ſoins me cachant voſtre fuite,
Me livrent aux ennuis où vous m'avez réduite.
Quoy, pour vous retenir, tant de ſoûpirs ardens,
Ma tendreſſe, vos ſoins, mes larmes, vos ſermens,
Ny l'offre d'une foy que je reçeus pour gage,
D'un hymen qui devoit s'accomplir dans Carthage,
Ny la mort de Didon, réduite au deſeſpoir,
Sur ce cœur endurcy ne trouve aucun pouvoir?
Car enfin, trop d'amour regle ma deſtinée,
Pour ſurvivre un moment à la perte d'Ænée.
Vous le ſçavez, cruel, l'eſpoir d'un tel Epous
Ne m'a laiſſé de cœur, ny des yeux que pour vous:
Mes refus pour des Rois, de qui l'amour s'explique,
Ont armé contre moy tous les Princes d'Affrique:
Mes Sujets irritez de me voir engager
A ſoûmettre Carthage aux loix d'un Etranger,
Ont joint inſolemment le murmure à la plainte.
Ce ſcrupule à mes feux n'a point donné d'atteinte;
J'ay forcé, vous rendant plus cher, & moins ſuſpect,
Leur murmure au ſilence, & leur zele au reſpect;
Je vous ay, dans ces murs, contre voſtre eſpérance,
Offert, avec mon cœur, mon Trône, & ma puiſſance;
Vos ſouhaits n'ont jamais prévenu mes bontez;
Cependant, cependant, Ingrat, vous me quittez.

ÆNE'E.

De ces bontez pour moy j'ay trop préveu la ſuite,
Pour fonder mon bonheur ſur l'eſpoir de ma fuite;
Et je n'ay prétendu, Madame, dans ce jour,
Vous cacher mon depart, non plus que mon amour.
Les Dieux me ſont témoins, que jamais tant de flame,
Pour un Objet ſi cher, n'a triomphé d'une ame.
Avec combien d'horreur je me ſens préparer
Au funeſte moment qui m'en doit ſéparer! *La voyant pleurer.*
Helas! le deſeſpoir qu'à mes ennuis adjoûte
Le cours précipité des pleurs que je vous coûte,
Ne me laiſſe rien voir d'égal à ſa rigueur,
Madame, & vous pouvez en croire ma douleur.
Si le Ciel dont la Loy vous trahit & me preſſe,
M'euſt laiſſé ſur mon choix conſulter ma tendreſſe,
J'aurois avec éclat ſacrifié mes jours
Aux douceurs d'un hymen ſi cher à nos amours:
Mais loin de vous trahir, pour me charger d'un crime,
Aux volontez des Dieux je me livre en victime;
Ils ont mis le deſtin des Troyens dans mes mains,
Leur faveur nous promet l'Empire des Romains,
Et qu'un jour de ce ſang, que leur bonté ſeconde,
Naiſtra des Héros maiſtres de tout le Monde.
Séduit à vous aimer, & forcé d'obeïr,
Jugez ſi mon amour aſpire à vous trahir:
Des Decrets des Deſtins inſtruit par tant d'Oracles,
Que pourois-je oppoſer....

DIDON.

Tu crains ces vains obſtacles,
Credule; & ſatisfait pour des projets ſi grands,
D'avoir de ta grandeur les Deſtins pour garants,
Tu veux donc, immolant ta flame à leur caprice,
Et mes jours & des tiens leur faire un ſacrifice,

Et croire aveuglement, en me manquant de foy,
Quelque Dieu que les Grecs ont ſéduit contre toy?
Veux-tu que tes malheurs nous faſſent voir Ænée
Eſclave des Deſtins, & Monarque en idée,
Sacrifier ſes jours au deſir tant vanté
De donner des Héros à la Poſterité,
Et faire ſon bonheur, à la mercy de l'onde,
Du chimerique eſpoir d'eſtre maiſtre du Monde?
Si de quelque bonheur le Ciel flate tes vœux,
Ingrat, attirons-en tout l'effet ſur nos feux;
Partage dans ces lieux, le forçant d'y ſouſcrire,
Ton bonheur avec moy, comme moy mon Empire,
Et ne vas point commettre à la rigueur des flots,
Tes Pénates, tes jours, ma vie, & mon repos.
Si ta Didon en pleurs ne peut forcer ton ame
A ſoûmettre à l'hymen....

ÆNE'E.

Et le puis-je, Madame?
Que puis-je en ſa faveur, quand la rigueur des Dieux
Preſſe l'inſtant fatal de nos triſtes adieux?
A ce mot, la douleur qui s'offre à voſtre veuë,
Vous peut eſtre un témoin de l'ennuy qui me tuë;
Malgré de ſi beaux feux, un rigoureux devoir
Me prive pour jamais de l'eſpoir de vous voir;
Ma mort ſeule à mes maux peut donner du remede,
A de ſi rudes coups toute ma vertu cede.
Je mourray du regret d'avoir pû vous trahir;
L'horreur m'en fait frémir, mais il faut obeïr;
L'eſpoir de voir l'Hymen nous unir l'un & l'autre,
Flateroit vainement ma douleur & la voſtre.
Un Ordre Souverain me dérobe à vos yeux.

DIDON.

Non, Traiſtre, tu ne ſus jamais du ſang des Dieux;

Pour ſe meſler au tien, la ſource en eſt trop pure;
Ta vanité, Perfide, en ſoûtient l'impoſture:
Mais ſi malgré Didon qui tâche à t'arreſter,
Tu te fais un plaiſir du ſoin de la quitter,
De voir couler les pleurs d'une Reyne affligée,
Traiſtre, crains la fureur d'une Amante outragée;
Mon pouvoir, dans ces murs, a dequoy me flater,
Je puis.... Ne force point ma douleur d'éclater,
Cruel; ne deviens point à toy-meſme contraire,
Ton cœur peut d'un ſoûpir deſarmer ma colere;
Laiſſe-moy conſulter l'amour que j'ay pour toy;
Ne ſouffre pas, Ingrat, qu'en me manquant de foy,
L'ardeur de t'enpunir ait pour moy quelques charmes,
Ma vangeance à mes yeux coûteroit trop de larmes.

ÆNE'E.

Si mes jours vous ſont chers, ne me contraignez plus
D'oppoſer à vos feux ma gloire & mes refus;
Ne ſouffrez pas qu'un cœur que le Deſtin entraîne,
En mépriſant les Dieux, ſe charge de leur haine,
Madame; leur couroux à mes douleurs égal,
Rendroit à voſtre amour noſtre hymen trop fatal:
Immolez au malheur dont ma flame eſt ſuivie,
Voſtre reſſentiment, comme je fais ma vie.
Ma flame ne ſçauroit y ſonger ſans trembler;
Mais enfin quelque ennuy qui nous doive accabler,
Quelque affreux deſeſpoir que le voſtre me cauſe,
Quelques ſeveres loix que tant d'amour m'impoſe,
Tout ce qu'a de douceurs l'offre de voſtre main,
Eſt un bonheur pour moy dont je me flate en vain.
La rigueur de mon ſort me défend d'y prétendre,
Madame, il faut partir, je ne m'en puis défendre,
Mon cœur juſqu'à la mort ſçaura me reprocher....

DIDON.

Hé bien, puis que de moy rien ne te peut toucher,

Perfide, ſouviens-toy que Didon mépriſée
Peut trouver dans ſes murs juſqu'à ta perte aiſée;
Du ſang de tes Troyens faire rougir nos eaux;
Mettre en cendre, d'un mot, à tes yeux, tes Vaiſſeaux;
Réduire dans ce cœur, où je n'ay plus de place,
Ton orgüeil impuiſſant, au beſoin de ma grace;
Aux yeux de tout mon Peuple, & de toute ma Cour,
Punir ta perfidie, & vanger mon amour;
Mettre, malgré le Sort, ton eſpoir, tes Oracles,
Entre le Tibre & toy, d'invincibles obſtacles;
Et malgré tous les Dieux armez en ta faveur,
Diſpoſer de tes jours au defaut de ton cœur.
Apres m'avoir vanté les Loix que tu t'impoſes,
Trahis-moy, ſi tu peux; & me fuis, ſi tu l'oſes.

ÆNE'E *l'arreſtant.*

Madame, demeurez.

DIDON.

Que je demeure, Ingrat!
Veux-tu de ma douleur un plus funeſte éclat?
Eſt-il, pour l'augmenter, quelque nouvel outrage,
Dont ta bouche & ton cœur m'ayent reſervé l'image?
Crois-tu pouvoir plus loin porter mon deſeſpoir?
Ingrat! tu n'auras plus le plaiſir de le voir.

ÆNE'E *l'arreſtant encore.*

Non, Madame, arreſtez, & jugez mieux d'une ame
Senſible à vos ennuis, & ſenſible à ſa flame:
Mon cœur, de tant de pleurs, doit arreſter le cours;
S'il a tant reſiſté, c'eſt qu'il craint pour vos jours:
Cet hymen, ſur le Trône, où voſtre amour me place,
Vous va livrer aux coups du Sort qui me menace;
Et peut-eſtre, à mes yeux, les Dieux mal obeïs,
Me puniront en vous, de les avoir trahis.
Je frémis de l'horreur qu'un tel objet me donne:
Mais puis que ces périls n'ont rien qui vous étonne,

Tant d'amour, je l'avouë, & ſi peu merité,
Triomphe de l'effort dont je m'eſtois flaté:
Contre le cœur d'Ænée, avecque tant de charmes,
Vous n'avez pas beſoin du ſecours de vos larmes,
Madame; il vous adore, & fidelle à ſa foy,
C'eſt de ſon amour ſeul qu'il veut prendre la loy.
Didon, avec le Sort, peut entrer en balance:
Oüy, vos pleurs ont forcé mon devoir au ſilence,
Madame; & voſtre amour preſt à me couronner,
En demande une preuve, il faut vous la donner.
Pour ceder au devoir dont la Loy vous irrite,
Trop d'amour en ſecret pour vous me ſollicite,
Et je n'aſpire plus qu'à ſoûmettre ce cœur
Aux loix de noſtre hymen.

DIDON.

De noſtre hymen, Seigneur!
Ce m'eſt de voſtre amour une preuve aſſez ample.
Qu'on faſſe préparer le Palais & le Temple,
Qu'on en change le deüil en pompeux appareil;
Je veux que mes Sujets, avec un ſoin pareil,
Signalant à nos yeux leur reſpect & leur zele,
Rendent de ce grand jour la memoire éternelle;
Je veux de tant d'éclat ſoûtenir mon ardeur,
Que rien n'en ait jamais égalé la ſplendeur,
Et qu'un ſi grand hymen force la Deſtinée
A reſpecter les noms de Didon & d'Ænée.
Va, Barſine. Et vous, Prince, inſtruiſez nos Troyens
Du projet glorieux de vos feux & des miens;
Et venez, ſur l'eſpoir que mon amour vous donne,
Recevoir, à leurs yeux, ma main & ma Couronne.

SCENE III.

ÆNE'E *ſeul.*

IL eſt temps que mon cœur mette ſa flame au jour,
Mes efforts ont en vain combatu tant d'amour;
Des ſcrupules ſi vains n'ont plus rien qui m'arreſte.

SCENE IV.

ÆNE'E, ACHATE.

ACHATE.

NOſtre Flote à partir, Seigneur, eſt toute preſte;
Et nos Troyens épars, raſſemblez dãs nos Bords
En recevant voſtre ordre, ont fait voir leurs traſports:
Le Vent meſme à nos vœux s'eſtant rendu propice,
Semble de ce deſſein vouloir eſtre complice;
Et nous pourons dans peu nous éloigner ſans bruit,
A la faveur du vent, des flots, & de la nuit.

ÆNE'E.

Qu'en ma faveur les vents & les flots ſe déclarent;
Que tous les Dieux garãs du ſort qu'ils me préparent
Attachent mon bonheur à la loy de partir,
Achate, mon amour n'y ſçauroit conſentir.
Je viens de voir la Reyne, & mes yeux dans ſes larmes
Ont avec tant d'amour veu tãt de nouveaux charmes,

Que mon cœur attendry, n'a pû luy témoigner
Que la douleur d'avoir voulu m'en éloigner.
Tant d'éclat....

ACHATE.

Eſt-ce là ce que la Deſtinée
Promet aux Phrygiens de la vertu d'Ænée.

ÆNE'E.

En vain vous m'oppoſez ma gloire & mon devoir:
Non, Prince, cet effort n'eſt point en mon pouvoir,
J'abandonne à l'Amour le ſoin de ma conduite;
Le trépas de Didon ſuivroit de pres ma fuite;
Ses ſoûpirs & ſes pleurs ne m'ont que trop inſtruit
De l'état où pour moy ſon amour l'a réduit:
Auſſi pour meriter une flame ſi pure,
L'effort de mon amour ſur le ſien ſe meſure,
Mon bras, de ſon Eſtat, veut devenir l'appuy;
Je demeure en Affrique, & l'épouſe aujourd'huy.

ACHATE.

Vous l'épouſez, Seigneur? Ce dernier coup de foudre
Ne vous laiſſe plus rien contre nous à réſoudre.
Mon zele n'a que trop vainement combatu
Un amour dont l'éclat ſoüille tant de vertu;
Cet amour qui détruit toute noſtre eſpérance,
Sur un hymen conclu me condamne au ſilence?
Hé bien, ſoyez l'appuy d'un Trône preſt à choir,
Immolez à Didon vos jours & noſtre eſpoir,
Fermez, fermez les yeux ſur les reſtes de Troye:
Mais ſi le Sort nous rend témoins de voſtre joye,
Si cet hymen s'acheve aux yeux des Phrygiens,
Leurs bras armez contre eux, à l'exemple des miens,
Pres de vanger ſur eux un hymen qui les trompe,
En pouront à vos yeux enſanglanter la pompe.
Ces Héros deſtinez à de ſi grands projets....

ÆNE'E.

Epargnez à mes yeux ces funeſtes objets;
Je me charge du ſoin de la grandeur de Troye,
Prince; ne meſlez point d'amertume à ma joye;
Secondez ma valeur, ſans condamner mon chois;
Et ſi le Sort enfin reſerve à nos exploits
Un empire abſolu ſur la Terre & ſur l'Onde,
Commençons par Carthage à triompher du Monde.
Qu'importe quel Climat porte nos premiers fers,
Si mon ſang doit un jour aſſervir l'Univers?
Et s'il peut ſous nos loix ranger la Terre entiere,
Que la conqueſte en ſoit un peu moins réguliere?
Epargnez ma douleur, Achate, & voſtre ſang;
Partagez en ces lieux ma puiſſance & mon rang;
Portez à nos Troyens cette grande nouvelle,
Et ménagez pour moy leur courage & leur zele.

SCENE V.

ACHATE *ſeul.*

O Dieux! ſur luy mes ſoins ne font qu'un vain effort
Et contre ſa vertu ſon amour eſt trop fort.
Inſtruiſons les Troyens du ſort qui les menace,
Offrons-les à ſes yeux pleins d'une noble audace;
Et prevenant ſa perte, & le courroux des Dieux,
Empeſchons cet hymen, ou mourons à ſes yeux.

Fin du Second Acte.

DOM PASQVIN D'AVALOS.

SECOND INTERMEDE.

ACTEURS.

DOM PASQUIN D'AVALOS.

DOM LOPE, Amant de Lucie.

LUCIE.

MARINE, Suivante de Lucie.

GUSMAN, Valet de D. Pasquin.

PICARD, Laquais de Lucie.

La Scene est à Burgos.

D. PASQVIN D'AVALOS.

SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, MARINE.

LUCIE.

Me dis-tu vray, Marine?

MARINE.

On a veu dans Burgos
Voſtre Epous pretendu, Dom Paſquin d'Avalos,
Luy-meſme.

LUCIE.

Ah! c'eſt pour moy la plus cruelle atteinte.

MARINE.

Le temps nous eſt trop cher, pour l'employer en r
Il n'eſt que ce moyen pour vous en garantir;
Si vous aimez Dom Lope, il y faut conſentir.

LUCIE.

Mais tu ſçais que mon Oncle, en perdant la lumiere,
A ces conditions, me fit ſon heritiere;
Que par ſon Teſtament il m'en fit une loy,
Qu'avec ce Dom Paſquin il engagea ma foy;
Et qu'encor qu'il ne fut Neveu que de ſa Femme,
Cet Oncle qui l'aimoit, tout preſt à rendre l'ame,
A ſa ſucceſſion l'appellant des premiers,
De nous deux, en mourant, fit ſes ſeuls heritiers,
Pourveu (ſes volontez ont engagé la noſtre)
Que l'hymen dãs ſix mois nous joindroit l'un à l'autre.

MARINE.

J'ay veu le Teſtament, qui dit meſme qu'au cas
Que l'un des deux mourut, ou qu'il ne voulut pas
Se marier, le bien retourneroit à l'autre:
Mais n'en déplaiſe au Mort, Dom Lope ſera voſtre;
Et malgré Dom Paſquin, je prétens aujourd'huy
Vous conſerver ce bien, ſans vous donner à luy.
Noſtre adreſſe ſera d'un bon ſuccés ſuivie.

LUCIE.

Si tu romps cet hymen, je te devray la vie.

MARINE.

Voyez, ce vieux fou d'Oncle avoit bien du bon ſens;
C'eſt bien à faire aux Morts à geſner les Vivans.

LUCIE.

Ce bien me demeurant, mon Pere....

MARINE.

Voſtre Pere
Eſt aux champs pour ſix jours tout au moins?

LUCIE.

Je l'eſpere.

MARINE.

jamais veu?

LUCIE.

Jamais!

MARINE.

Cela ſuffit:
Obſervez ſeulement ce que je vous ay dit.

LUCIE.

Dom Lope poura-t-il?...

MARINE.

J'engage ma parole,
Qu'avec ce Dom Paſquin il joûra bien ſon rolle!
Il a couru d'abord ſçavoir s'il eſt icy;
Il eſt au deſeſpoir.... Mais enfin le voicy:
Depuis cette nouvelle, il n'eſt pas connoiſſable.

SCENE II.

LUCIE, MARINE, D. LOPE.

D. LOPE.

MAdame, mon malheur n'eſt que trop veritable;
A force de chercher, j'ay trouvé mon Rival,
Il eſt proche d'icy deſcendu de Cheval:
C'eſt un Homme à berner; & ſi noſtre artifice,
De cet Amant brutal ne vous fais pas juſtice,
Je mourray du regret de le voir voſtre Epous.

LUCIE.

Le verrons-nous bientoſt ceans, qu'en croyez-vous?

D. LOPE.

Sans doute. Je l'ay veu dans ſon Hoſtellerie,
Il a changé d'habit meſme dans l'Ecurie,
De crainte, diſoit-il, de tarder trop longtemps;
Et je crois que bientoſt vous le verrez ceans.

MARINE.

Traveſtiſſez-vous donc, & faites diligence,
Et laiſſez tout le ſoin du reſte à ma prudence.

DLOPE.

Madame, pourez-vous approuver nos efforts?
Les ſeconder?

MARINE.

Allez, j'en répons corps pour corps;
Dépeſchez.

SCENE III.

MARINE, LUCIE.

MARINE.

QUant à vous, pour vous voir ſatisfaite,
Aujourd'huy, s'il vous plaiſt, vous ſerez ma Soubrette,
Puis qu'à me ſeconder voſtre amour ſe réſout,
Je feray la Maiſtreſſe, & me charge de tout.
Je vais joüer, Madame, un gaillart perſonnage:
Mais quoy, pour vous ſervir, je ferois davantage.
Je vais à voſtre nom recevoir Dom Paſquin:
Ne nous connoiſſant point, à moins qu'eſtre Devin....

LUCIE.

C'eſt beaucoup hazarder, Marine, & j'appréhende....

SCENE IV.

MARINE, LUCIE, LA BRIE.

PICARD.

DOm Paſquin d'Avalos, Madame, vous demande.

MARINE.

Inſtruiſez ce Laquais ; & puis que le voicy,
Allez le recevoir, & l'amenez icy.

SCENE V.

MARINE *ſeule.*

DOnnons à nos attraits un peu plus d'étalage;
Dedans ma poche icy j'ay tout mon équipage;
S'ajuſtant, & ſe mirant.
Cela va bien. Je crois, avec un peu de ſoin,
Que je pourois paſſer pour Marquiſe au beſoin.
Et mes Mouches? J'allois les oublier, je jure:
Sans les Mouches, je dis nargue de la parure,
C'eſt la clef du bel air; & ſans Mouches jamais
La plus rare Beauté n'offre d'attraits complets.
Je l'entens, commençons....

SCENE VI.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

MARINE.

QUoy, mon bonheur m'envoye
Dom Paſquin d'Avalos, mon Epous? Quelle joye!
Elle l'embraſſe.

D. PASQUIN.

C'eſt faire connoiſſance aſſez commodement:
C'eſt bien fait, faiſons-nous credit du compliment,
Et m'accordez encor ces deux baiſers ſans honte,
Sur noſtre hymen futur; je vous en tiendray compte.
Vos regards ont ſurpris toute mon amitié;
Vos yeux.... Je vous croyois plus laide de moitié,
Dieu me dãne, & quelqu'un m'avoulu faire entẽdre,

MARINE.

Il eſt toûjours des Gens....

D. PASQUIN.

Ce ſont des Gens à pendre.
D'un Fauteüil que voila, je veux me régaler.
Si vous en voulez un, vous ſçavez bien parler.
Soyez-vous; Contons-nous quelque choſe pour rire;
Jazez; Voyons un peu ce que vous ſçavez dire,
Et ſi voſtre cerveau, comme il ſe voit ſouvent,
A travers de ce chef n'auroit point pris d'évent.

MARINE.

A me voir pres de vous, je trouve trop de joye,
Pour negliger un bien que mon bonheur m'envoye.

Pour moy voſtre entretien a des charmes trop dous,
Qu'il m'ennuyoit, Monſieur, de me voir loin de vous;
Et que ſi j'avois pû dans mon impatience
Accorder ma tendreſſe avec la bienſeance,
Le chagrin que j'en ay vous euſt eſté connu;
L'amour que j'ay pour vous vous auroit prévenu;
J'euſſe eſté dans Tolede, & pour me ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Guſman, je crois, parbleu, qu'elle poura me plaire;
Je ſuis fort ſatisfait de ce commencement.

Tirant une Tabatière fort groſſe, & prenant du Tabac.

MARINE.

Vous prenez du Tabac, Monſieur, abondamment,
Et voſtre Tabatiere eſt en fort grand volume.

D. PASQUIN.

Je n'en prens preſque plus, je m'en deſacoûtume;
Et quoy qu'il ſoit aſſez en crédit à la Cour,
Je ne la fais remplir que quatre fois par jour.
Si cela vous déplaiſt....

MARINE.

Moy, Monſieur, vous contraindre!
Ah c'eſt ce que de moy vous ne devez pas craindre;
De voſtre volonté je me fais un Arreſt;
Tout me charme de vous, Mónſieur, & tout m'en plaiſt;
Et vous m'eſtes ſi cher, que pour vous ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Elle a, parbleu, trouvé le ſecret de me plaire;
Et depuis un moment que je m'en ſens charmé,
D'hymen, plus que jamais, je me trouve affamé.
Quand épouſerons-nous?

MARINE.

Quoy que l'on en ordonne,
Pas ſi-toſt que mon cœur le voudroit.

D. PASQUIN.

La Friponne!
Ce ſera dés demain. Las de vous voir languir,
Je veux guerir le mal que je vous fais ſouffrir.

MARINE.

Helas! qu'à mon amour cette eſperance eſt chere!
Marine, promptement cours avertir mon Pere.
Qu'il aura de plaiſir de nous ſçavoir icy!

D. PASQUIN *prenant du Tabac.*

Le bon Homme eſt-il vieux?
Il prend du Tabac dans toute la Scene par intervale.

MARINE.

Eh....

D. PASQUIN.

Bon. Couſſy-couſſy.
Eſt-il riche en bon ſeus?

MARINE.

Eh...,

D. PASQUIN.

C'eſt quelque pécore.
A-t-il force Ducats?

MARINE.

On le croit riche encore.

D. PASQUIN.

Vous eſtes Fille unique?

MARINE.

Il n'a que moy d'Enfans.

D. PASQUIN.

N'a-t-il point de Procés?

MARINE.

Depuis plus de dix ans
Il n'en a plus.

D. PASQUIN.

Tant-mieux. Eſt-il chargé de debtes?

MARINE.

Non.

D. PASQUIN.

Le Beaupere eſtant tel que vous me le faites,
Il faut par un Contract bien ſigné de ſa part,
Qu'il s'oblige à mourir dans ſix mois au plus-tard.
J'ay beſoin dans ce temps d'une certaine ſomme....

MARINE.

On poura ſans ſa mort....

D. PASQUIN.

Mais voicy le bon Homme.

SCENE VII.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE *veſtu en Vieillard.*

DOm Paſquin d'Avalos, Marine, eſt arrivé.
L'embraſſant. Mon Gendre!

D. PASQUIN.

Doucement.

D. LOPE *luy heurte rudement la teſte, feignant de l'embraſſer.* Soyez le bien trouvé.

D. PASQUIN.

Ah le maudit Vieillard, qui vient par ſes careſſes,
De ſa teſte de Bœuf, mettre la mienne en pieces!

D. LOPE.

Mon bonheur à mon zele a cauſé ce tranſport.

D. PASQUIN.

Tout mon crane confus me rend à demy mort.

D. LOPE.

Qu'il eſt jeune & galant! ſa mine eſt ſans ſeconde.

D. PASQUIN.

Le bon Homme pourtant ſçait aſſez bien ſon monde.

D. LOPE *feignant de le careſſer, le ſoufflette.*

Ma Fille, qu'il eſt frais!

D. PASQUIN.

Ah le traiſtre!

MARINE.

Comment?

D, PASQUIN.

J'en ay pour quatre dents, mon Ange, aſſurément.

D. LOPE.

Le plaiſir que je ſens de voir....

D. PASQUIN.

Veux-tu te taire,
Ou t'oſter de mes yeux, Gendricide Beaupere?

D. LOPE.

Puis que je vous déplais, & qu'il faut vous laiſſer,
Pour la derniere fois je veux vous embraſſer.

D. PASQUIN.

Trop fort, trop fort, vous dis-je. Il m'enfõce une coſte.
Je joüeray des couteaux, morbleu, ſi l'on ne l'oſte.
De ſa vie aujourd'huy je ne vous répons pas,
S'il ſe montre à mes yeux plus pres que de vingt pas.

D. LOPE.

Je fuis l'emportement où ce courroux m'expoſe,
Et vais pour voſtre hymen diſpoſer chaque choſe:
C'eſt pour vous appaiſer un ſecret dont je vais....

D. PASQUIN.

Allez vous faire pendre, & nous laiſſez en paix.

de,

SCENE VIII.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

POur peu qu'en careſſant vous teniez du Beaupere,
La Belle, nous pourons ne nous approcher guere:
Le vieux Reiſtre, morbleu, m'a diſloqué les dents.

MARINE.

C'eſt ſa façon, Monſieur, de careſſer les Gens:
Mais daignez l'excuſer en ma faveur. Il penſe....

D. PASQUIN.

Qu'il ne ſe montre plus, ou je romps l'alliance.

MARINE.

J'ay le ſang tout glacé, de vous voir en courroux.

D. PASQUIN.

Pour vous remettre un peu, je m'approche de vous,
Car je me ſens pour vous un certain fõds de tendre....

MARINE.

Pourquoy ſi vous m'aimez, m'avoir tant fait attendre?
Car vous m'aviez promis de venir dans un mois,
Et depuis, cependant, il s'en eſt paſſé trois.

D. PASQUIN.

Je vous l'avois promis! Quand?

MARINE.

Lors que j'eus la joye
De vous voir dans mes bras.

D. PASQUIN.

Moy!

MARINE.

Que faut-il qu'on croye
De voſtre étonnement? A-t-il l'eſprit bleſſé?
Quoy, la derniere fois que je vous embraſſay...

D. PASQUIN.

Vous m'avez embraſſé? Vous?

MARINE.

Moy-meſme.

D. PASQUIN.

En idée.

MARINE.

Avec trop de raiſon j'en ſuis perſuadée.

D. PASQUIN.

Guſman.

GUSMAN.

Plaiſt-il, Monſieur?

D. PASQUIN.

Je crois en verité
Que la future Epouſe a le timbre gaſté.
Je ne vous vis jamais.

MARINE.

Vous ne m'avez point veuë?

D. PASQUIN.

Non, ma foy.

MARINE.

Quoy, jamais?

D. PASQUIN.

Non, la peſte me tuë.

MARINE.

Quoy, vous ne vinſtes pas de Tolede une nuit?
Et vous ne fuſtes pas dans ma Chambre introduit,
Diſant que dans Burgos vous aviez eû querelle?
Qu'ayant bleſſé quelqu'un de bleſſure mortelle,
Vous cherchiez un azile, & vouliez quelque temps?...

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle fait des Vers, ou des Romans.
Et qui m'introduisit chez vous?

MARINE.

Ce fut Marine.

D. PASQUIN.

Toy?

LUCIE.

Vrayment oüy, Monsieur, moy-mesme.

D. PASQUIN.

La Coquine!

LUCIE.

J'en eus six bons Ducats, il m'en souvient fort bien.
Pour ce qui se passa, je ne vous en dis rien.

D. PASQUIN.

Comment? Se passa-t-il entre nous quelque chose?

MARINE.

Pourquoy s'en étonner, si vous en fustes cause?
Suffit que vous devez en estre satisfait.

D. PASQUIN.

Mais que se passa-t-il enfin? Venons au fait.

MARINE.

Le Fourbe! Il feint, je croy, de ne me pas entendre.
De vos empressemens je ne pûs me defendre:
Vous me fustes trop cher, pour vous refuser rien,
Et seûre d'un hymen....

LUCIE.

Ne le sçait pas bien?
Monsieur est hõneste Homme, il vous tiendra parole.

MARINE.

C'est, dedans mon malheur, tout ce qui me console.

LUCIE.

Il vous épousera, ne vous alarmez plus.

D. PASQUIN.

Ma foy, j'en interjette appel comme d'abus.
Ecoutez. Si quelqu'un, instruit de mon absence,
Sur l'espoir d'un hymen vous a fait quelque avance,
Il peut vous épouser, comme il vous l'a promis;
Pour moy, je sois pendu, si jamais je vous vis.
Puis que vostre caquet, & le Ciel par sa grace,
D'un masque de Belier ont preservé ma face,
Je fais veu de laisser mon amour au filet.
Je retourne à Tolede, & suis vostre Valet.

MARINE *l'arrestant.*

M'abandonner, le Traistre! Helas! que dois-je faire!
Que dira-t-on de moy?

D. PASQUIN.

Que vous ne valez guére.
Vous trouverez quelqu'un plus traitable que moy,
Pour lequel vostre honneur sera de bon aloy,
Qui se tiendra content du plaisir de vous plaire.

MARINE.

En l'état où je suis! Cela se peut-il faire?

D. PASQUIN.

Comment, en quel état?

MARINE.

Quoy grosse de trois mois,
Comment puis-je prétendre à faire un autre chois?
Comment puis-je esperer que quelqu'un se marie...

D. PASQUIN.

Grosse? Parbleu, cecy passe la raillerie.

MARINE.

Tous mes Parens pouront, sur le moindre soupçon...

D. PASQUIN.

Je veux estre pendu, si c'est de ma façon;
Et je vous dis cecy, la peste me confonde,
De la meilleure foy qui fut jamais au Monde.

MARINE.

Voſtre feinte eſt aſſez facile à penétrer;
De la ſucceſſion vous voulez me fruſtrer;
Et vous croyez, traitant ce que je dis de conte,
Vous aſſurer ce bien, en publiant ma honte.
Voila de quel ſuccés vous flatez voſtre eſpoir,
Vieux Singe: Mais enfin c'eſt ce qu'il faudra voir.

D. PASQUIN.

Il faudra, compulſant la Minute & la Groſſe,
Voir ſi le Teſtament dit que vous ſerez groſſe;
En ce cas j'auray tort; mais je crois autrement,
Que vous n'en caſſerez, ma foy, que d'une dent.

MARINE.

Enfin je le voy bien; vous ne voulez plus, lâche,
M'épouſer à preſent.

D. PASQUIN.

Moy? non pas que je ſçache.

MARINE.

Hé bien, puis qu'aujourd'huy vous me pouſſez à bout;
Je vais trouver mon Pere, & luy vais dire tout,
Implorer ſes bontez, luy confeſſer ma faute,
Me jetter à ſes pieds, juſqu'à ce qu'on m'en oſte.
En ſuite, nous verrons par ſon reſſentiment,
Si vous vous moquerez des Gens impunément.

SCENE IX.

D. PASQUIN, MARINE, GUSMAN,

D. PASQUIN.

Elle a le Diable au Corps avec ſa groſſeſſe.

LUCIE.

Le deſeſpoir, Monſieur, où je voy ma Maiſtreſſe,
Va cauſer un éclat, qui pour elle & pour vous....

D. PASQUIN.

Que veux-tu?

LUCIE.

Mais l'ayant abuſée, entre nous,
Vous eſtes obligé, Monſieur, en conſcience,
A l'épouſer.

D. PASQUIN,

Enfin je perdray patience.
Quoy, tu peux ſoûtenir qu'avec elle une nuit....

LUCIE.

Oüy, vous vinſtes ceans avec Guſman ſans bruit;
Un peu devant le jour Guſman vous fit deſcendre,
De peur qu'en vous cherchant, quelqu'un ne pût vous prendre.
Vous partiſtes. Pourquoy faire tant l'étonné?
Voyez, ſemble-t-il pas que je l'ay deviné,
Ou que la choſe ſoit une hiſtoire inventée?

D. PASQUIN.

Hé bien, fut-il jamais Gueuſe plus effrontée?

LUCIE.

Tel Maiſtre, tel Valet, dit-on avec raiſon;
Car Guſman cependant en bas dans la Maiſon...

D. PASQUIN.

Il eſtoit pres de toy?

LUCIE.

Nous fiſmes connoiſſance.

D. PASQUIN.

Il fit le doucereux, ſans doute?

LUCIE.

En apparence,

D. PASQUIN.

Vous eſtiez tous deux ſeuls?

LUCIE.

Nous eſtions en repos,

D. PASQUIN.

Il t'en voulut conter?

LUCIE.

Nous en diſmes deux mots.

D. PASQUIN.

Vous cauſaſtes longtemps?

LUCIE.

Quand il faut qu'on attende...

D. PASQUIN.

Il voulut badiner?

LUCIE.

Vrayment, belle demande!

D. PASQUIN.

Et le Drôle....

LUCIE.

Il faiſoit aſſez le radoucy.

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle en a pour ſes neuf mois auſſy.

LUCIE.

Je ne m'y fiay pas.

D. PASQUIN.

En deux mors, comme en mille,
Je répons à cela, ſans m'échaufer la bile,
Que tout ce que tu dis, ſont des contes pour moy.
Que ſi jamais je vis ta Maiſtreſſe, ny toy;
Si pour moy ſa beauté fut jamais au pillage;
Si jamais dans Burgos je fis d'autre voyage,
Je veux, pour t'en jurer par le plus grand ſerment,
Eſtre, apres mon trépas, damné comme un Sergent,
Allons faire brider nos Chevaux, & qu'en ſuite....

LUCIE.

Quoy, vous croyiez ainſi, Monſieur, en eſtre quitte?
Vrayment il s'en faut bien. On vous va regaler,
Et vous allez trouver, Monſieur, à qui parler.

Elle rentre, & ferme une Porte aux verroux.

SCENE X.

D. PASQUIN, GUSMAN.

GUSMAN.

NOus voila pris, Monſieur, il faut changer de gamme.
Pourquoy ne vouloir pas en faire voſtre Femme?

D. PASQUIN.

L'épouſer?

GUSMAN.

Il y va de trente mille écus;
Et j'en vois qui, pour moins, voudroient eſtre Cocus.

D. PASQUIN.

Pour un peu plus de bien, veux-tu que l'on me nõme.

GUSMAN.

Ceux qui le ſont pour rien, le vont-ils dire à Rome?

D. PASQUIN.

Sçais-tu, quand je t'ay pris, toy qui veux babiller,
Que j'ay pris un Valet, non pas un Conſeiller?

GUSMAN.

Conſeiller, ou Valet, dûſſay-je vous déplaire,
Monſieur, ſur ce ſujet, je ne ſçaurois me taire;
Nous ſommes enfermez, on nous tient à ſouhait,
Et vous eſtes venu vous prendre au trébuchet.

D. PASQUIN.

Il a parbleu raiſon. Que la peſte & la rage
Puiſſe crever le Mort qui fit le mariage!
Je ne comprens plus rien, ma foy, dans tout cecy;
Mais de force, ou de gré, je veux ſortir d'icy;
Je veux eſtre allongé de dix pieds, ſi l'envie
Me prend de me pourvoir de Femme de ma vie.
Mettons la Porte à bas, je veux dans mon courroux...

Il heurte rudement à la Porte.

SCENE XI.

D. PASQUIN, D. LOPE, GUSMAN.

D, LOPE *en Vieillard.*

Tout doucement, Monſieur, je vais parler à vous.

D. PASQUIN.

M'enfermer aux verroux. Parbleu, je vous admire.
Serviteur, Jazez ſeul, je n'ay rien à vous dire.

D. LOPE *l'arreſtant.*

Un mot. Il faut avant qu'enfiler le degré....

D PASQUIN.

Que faut-il, grand Papa d u Fruit prématuré?

D. LOPE.

M'écouter. Sçavez-vous, Mõſieur, cõme on me nõme?

D. PASQUIN.

A peu pres.

D. LOPE.

Sçavez-vous que je ſuis Gentilhomme?

D. PASQUIN.

Sçavez-vous que je ſuis déja las d'écouter?
Venons au fait.

D. LOPE.

Avant que de faire éclater
L'affront que voſtre amour a fait à ma Famille.....

D. PASQUIN

Vous venez me parler d'épouſer voſtre Fille?

Mettant la main ſur la garde de ſon Epée.

Par la mort! Si quelqu'un eſt aſſez effronté
Pour m'en parler jamais....

D. LOPE.

Vous eſtes emporté!

D. PASQUIN.

Le vieux Penart, qui joint à ſon ton pacifique,
Pour me faire Cocu, ſa vieille Rhétorique!
Qu'on ne m'en parle plus, ou je ſuis réſolu....

D. LOPE.

Je vois que ma douleur, Monſieur, vous a déplû;
Et je croy, vous voyant faire le Diable à quatre,
Que voſtre humeur guerriere aimera mieux ſe battre.
Voyons ſi nous pourons vous voir changer de ton. *Tirant l'Epée.*

D. PASQUIN.

Malepeſte, voicy bien une autre Chanſon.

GUSMAN. *à D. Paſquin bas.*

Vous vous perdez, Monſieur!

D. PASQUIN.

Que veux-tu que je faſſe?
O le mutin Vieillard! Tout mon ſang qui ſe glace...

D. LOPE *le preſſant.*

Dégainez, dégainez, c'eſt trop de temps perdu.

D. PASQUIN.

Je ne me ſuis jamais marié, ny battu,
Et ne veux eſſayer ny de l'un, ny de l'autre.
Beaupere, accommodons mon affaire & la voſtre.

D. LOPE.

Quel accommodement, quand ma confuſion....

D. PASQUIN.

Ecoutez, je renonce à la ſucceſſion:
Vous pourez, à ce prix, rencontrer plus d'un Gendre.

D. LOPE.

Non, vous dégainerez, je n'y ſçaurois entendre:
Pour trouver un Epous, il luy faut plus de bien.

D. PASQUIN.

Hé bien, je donne encor dix mille écus du mien,
Et m'y vais obliger à l'inſtant, pour vous plaire,
Par un Acte paſſé pardevant tel Notaire

Qu'il vous plaira choiſir.

D. LOPE.

Hé bien, j'en ſuis d'accord;
Quoy que l'affront ſoit grand, je me fais cet effort;
Vous ne meritez pas d'entrer en ma Famille.
Allons ſigner cet Acte, & tout dire à ma Fille.

D. PASQUIN.

Faut-il devant ma mort, en partageant mon bien,
Faire mon heritier, d'un Fils qui ne m'eſt rien?
Oüy, puis que je n'ay point icy d'autre reſource,
Garantiſſons le front aux deſpens de la bource;
Il faut, dit-on, choiſir le moindre de deux maux.
Allons. Toy, cependant fais brider nos Chevaux.

Fin du Second Intermede.

L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÆNE'E. *TRAGEDIE.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÆNE'E *seul.*

HE' bien, que leur rigueur s'arme pour mon ſuplice;
Venez, que tout mon ſang offert à leur caprice,
Laiſſe un exemple illuſtre à la Poſterité,
Et des malheurs d'Ænée, & de leur cruauté:
Mais je le pers de veuë, & ma frayeur redouble,

SCENE II.

ÆNE'E, ACHATE.

ACHATE.

JE l'apperçois, Seigneur, d'où vous vient tant de trouble.

ÆNE'E.

Il faut que je me livre au caprice du Sort;
Les Dieux & les Deſtins ont conſpiré ma mort;
Le Ciel, par un Arreſt dont la rigueur éclate,
Met au prix de mon ſang, l'eſpoir dont je me flate;
Le Sort à noſtre hymen ne veut pas conſentir:
Il faut perdre Didon, Achate, il faut partir,
Et je vais pour jamais me charger de ſa haine.

ACHATE.

Seigneur, par quel bonheur....

ÆNE'E.

Preſt d'entrer chez la Reyne,
Pour me voir de ſa main couronné dans ces lieux,
L'ombre d'Anchiſe mort s'eſt offerte à mes yeux;
Ses yeux étincelans, joints à ſon air ſevere,
Ne m'ont qu'à peine en luy laiſſé connoiſtre un Pere;
Et mon trouble à l'aſpect de cette Ombre en fureur,
A paſſé ſans effort, de mes yeux, dans mon cœur.
Tandis que je l'obſerve à pas lents il s'avance;
Puis d'un ton plein d'effroy rompant ce long ſilence,
Fuis, Ingrat, m'a-t-il dit, l'objet de tes amours
Ne te peut couronner qu'aux deſpens de tes jours:
Ton ardeur ſe peut voir de ton hymen ſuivie;
Mais il t'en doit couſter & la gloire & la vie;

Et l'ordre que de moy tu reçois en ces lieux,
Eſt le dernier effet de la bonté des Dieux.
Il n'adjouſte à ces mots, en m'impoſant ſilence,
Que l'effort menaçant d'un regard qu'il me lance;
Il me fuit, & ſa fuite, & mes ſens interdits
Ne me laiſſent rien voir que le trouble où je ſuis.

ACHATE.

Ah! ne hazardons plus une teſte ſi chere;
Partons, Seigneur, cedez aux volontez d'un Pere;
Voſtre amour pour Didon n'a que trop balancé.
Voyez de quel deſtin vous eſtes menacé.

ÆNE'E.

Ah! ſi le deſeſpoir dont ma flame eſt ſuivie,
Pouvoit, en la quittant, finir avec ma vie,
Mes yeux accoûtumez à voir de pres la mort,
Achate, pouroient bien la braver ſans effort:
Mais je me voy forcé, par une loy cruelle,
A reſpecter des jours que j'abhorre ſans elle;
Et la rigueur des Dieux m'oſte la liberté
De laver dans mon ſang mon infidélité;
Leur cruauté rendra mon malheur ſans exemple.
Helas! Didon m'attend pour la conduire au Temple;
Ses Soldats à l'envy rangez ſous leurs Drapeaux,
En ont ſemé l'abord de feux & de flambeaux;
Le Peuple à ſes tranſports meſle des cris de joye,
D'unir par cet hymen Carthage au ſort de Troye;
Mon bonheur fait icy le public entretien;
Le Palais retentit de ſon nom & du mien;
Et dans le meſme inſtant que Didon s'y prépare,
Achate, pour jamais, le Deſtin m'en ſépare.
Un tel coup va trouver ſa raiſon ſans effort;
L'amour qu'elle a pour moy, me répond de ſa mort;
Et ſa fureur ſçaura m'en faire une victime.

ACHATE.

Les Dieux veulent de vous un effort magnanime;
Et ſans vous attendrir par la peur de ſa mort,
Repoſez-vous ſur eux, Seigneur, de tout ſon ſort:
Ne perdons plus de temps, puis que la Deſtinée,
Dans ces derniers momens, a mis le ſort d'Ænée.
Vous oppoſerez-vous aux volontez des Dieux?

ÆNE'E.

Non, je voy comme vous, qu'il faut quitter ces lieux:
Mais dans le triſte état où ma flame eſt réduite,
Sans hazarder vos jours, puis-je cacher ma fuite?
Ce bruit, malgré nos ſoins, s'eſt déja répandu.

ACHATE.

Puis que c'eſt un Arreſt que les Dieux ont rendu,
Les Deſtins qui vous ont ſauvé des feux de Troye,
Du Tibre, ſur les flots, vous ouvriront la voye:
Nous pouvons tout braver avec un tel ſecours.

ÆNE'E.

Hé bien, Achate, allons leur immoler mes jours;
Fuyons, puis que le Sort trahit mon eſpérance....

ACHATE.

Hiarbe vient à nous, évitons ſa préſence.

SCENE III.

ÆNE'E, HIARBE, ACHATE.

HIARBE.

IE vous cherchois, Seigneur.

ÆNE'E.

Daignez me diſpenſer,
Seigneur, un ſoin preſſant me force à vous laiſſer;

Je doi⁹ aux ſoins de Troye un ſi fameux exemple....

HIARBE.

Je ſçais que tout eſt preſt pour voſtre hymen au Tẽple;
Qu'oppoſant des ſermens aux feux de tant de Rois,
La Reyne ſur vous ſeul a fait tomber ſon chois;
Que pour vous ſon amour a vaincu les ſcrupules
Dont elle a combatu des Amans trop crédules;
Que ſa joye & ſes feux n'ont que trop éclaté:
Mais ſi le bruit qui court ne m'a point trop flaté,
Voſtre cœur peu ſenſible aux bontez de la Reyne,
Ne voit dãs ſes trãſports qu'un amour qui vous geſne;
Ne trouve dans Didon qu'un objet mépriſé.

ÆNE'E.

Ah! ſi vous l'avez crû, ſoyez deſabuſé.
Le Ciel ne vit jamais d'ardeur ſi violente;
Je l'adore, Seigneur, cette Reyne charmante;
Contre un objet ſi cher, ny le temps, ny la mort,
Ne ſçauroient faire agir qu'un impuiſſant effort;
Toûjours, Seigneur, toûjours mon ame poſſedée
De ce qu'offre à mes ſens une ſi chere idée,
Malgré ce que m'ordonne un rigoureux devoir....

HIARBE.

Cependant vous partiez.

ÆNE'E.

Ah! c'eſt mon deſeſpoir.
Seigneur, je vous l'ay dit, & vous le dis encore,
Didon m'aime, & ſa flame a paru, je l'adore;
Son amour à la main me permet d'aſpirer:
Cependant pour jamais il faut m'en ſéparer,
Sans vouloir penétrer le ſecret qui me chaſſe.
Profitez, s'il ſe peut, icy de ma diſgrace;
Et lors que je m'immole au bonheur de vos jours,
Preſtez-moy, pour la fuir, Seigneur, voſtre ſecours.

Vous avez des Vaiſſeaux dans le Port de Carthage,
Vous ſeul pouvez troubler la fuite où je m'engage;
Aux tranſports de Didon préparez voſtre cœur;
Ne mettez point Seigneur, d'obſtacle à mõ malheur;
Et quoy que vous donniez à l'ardeur de luy plaire,
Surprenez ſon amour, ſans ſervir ſa colere:
Du malheur qui me ſuit, le cours interrompu,
Armeroit les Deſtins contre voſtre vertu;
L'effort qui flateroit cette Reyne éperduë,
Attireroit ſur vous la peine qui m'eſt deuë;
Ou quelque eſpoir enfin qui pût flater vos vœux,
Ma preſence ſeroit trop fatale à vos feux.

HIARBE.

Venez, partez, Seigneur, je me charge du reſte;
Voſtre retardement vous peut eſtre funeſte.

ACHATE.

O Dieux! Didon paroiſt, Seigneur, & je prévois...

ÆNE'E.

Que je la voye au moins pour la derniere fois.

ACHATE.

Il n'eſt plus temps, Seigneur, & noſtre deſtinée....

ÆNE'E.

Hé bien, fuyons. Adieu, Princeſſe infortunée.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE, PHILON,

DIDON.

ENfin voicy l'inſtant ſi cher à mon amour;
Nos feux vont à jamais ſignaler ce grand jour;
Cet hymen met ma flame à couvert des alarmes;
Mon bonheur, il eſt vray, m'a couſté bien des larmes;

Mais quand à noſtre amour tout nous force à ceder,
Les pleurs ont des appas que l'on peut hazarder;
Il eſt doux quelquesfois de voir par leur uſage,
Juſqu'où va le pouvoir d'une ardeur qu'on partage;
Et malgré la fierté qui s'oppoſe à leur cours,
De devoir ſon bonheur à ce tendre ſecours.
Quelque ennuy qui les verſe, on trouve mille charmes
Dans la douceur de voir à travers de nos larmes
Juſques au fonds d'un cœur ſenſible à nos douleurs,
Le trouble d'un Amant attendry par nos pleurs.

BARSINE.

Ces pleurs vous ont rendu la tendreſſe d'Ænée,
Malgré ce que ſon bras doit à ſa deſtinée:
Voſtre amour....

DIDON.

Oüy, depuis qu'un Frere trop cruel
Au ſein de mon Epous porta le coup mortel,
Ce Prince trop charmant a fait ſeul dans mon ame
Renaiſtre les tranſports de ma premiere flame;
Et dans les mouvemens qui regnent dans mon cœur,
Je reconnois l'éclat de ma premiere ardeur:
Rien n'égale mes feux, que mon impatience;
Ce cœur que tant d'amour a trouvé ſans defence,
Ne reſpire qu'apres le moment bienheureux
Qui doit le couronner, & nous unir tous deux.
La gloire où par ce chois je me vois deſtinée....
C'eſt trop la diférer; Philon, cherchez Ænée;
Nous devons l'un & l'autre, aux ſoins de nous unir,
Ces momens que je pers à m'en entretenir,
Et mon amour m'en fait en ſecret un reproche.
Dites-luy que l'inſtant de ſon bonheur approche,
Et que dedans l'eſpoir d'en haſter le moment, *Philon*
Ma tendreſſe ſe plaint de ſon retardement. *rentre.*

BARSINE.

Des ordres du Deſtin ſon ame combattuë,
A ſuſpendu longtemps ſa flame irréſoluë:
Vos ennuis m'en faiſoient redouter le ſuccés,
Vos plaintes s'entendoient par tout dans ce Palais.
Ce front, dõt les attraits charment tãt de Monarques,
Du plus grand deſeſpoir portoit toutes les marques,
Ah! ſi dans ſes refus juſqu'au bout obſtiné,
Ce Héros à ſon ſort ſe fut abandonné,
Ou que rien en ces lieux n'euſt prévenu ſa fuite,
A quoy voſtre douleur euſt-elle eſté réduite?

DIDON.

A vanger ſur mon ſang ma honte & ma douleur,
A mourir de ma main. As-tu jugé ce cœur
Capable de ſurvivre à tant d'ignominie:
Elle luy montre un Poignard.
Regarde le ſecours dont je m'eſtois munie.

BARSINE.

Dieux!

DIDON.

Si malgré mes pleurs, ma flame, & mes bienfaits,
Le Deſtin l'euſt réduit à trahir mes ſouhaits,
Dans l'aveugle fureur dont j'eſtois agitée,
Par l'effort de ce fer, ma mort précipitée....

BARSINE.

Ce funeſte deſſein me fait frémir d'horreur!

DIDON.

Barſine, ſes remords m'ont rendu tout ſon cœur.
Seûre d'un tel Epous, je me ſuis réſoluë
A garder ce témoin, pour l'offrir à ſa veuë,
Afin que ce Héros, abſolu dans ma Cour,
Par un tel deſeſpoir, juge de mon amour.
Je ne puis refuſer, dans l'eſpoir qui m'anime,
Le genéreux oubly que je dois à ſon crime;

Mon amour raſſuré par l'offre de ſa foy,
S'applaudit de l'effort que le ſien fait pour moy.
Un Héros dont la gloire a fait la deſtinée....
Mais quoy! Philon ſi-toſt de retour ſans Ænée?
Le trouble où je le vois, alarme mon amour.
Quel motif peut ſans luy haſter voſtre retour?

SCENE V.

DIDON, BARSINE, PHILON.

PHILON.

MAdame....

DIDON.

Quoy? Parlez.

PHILON.

Je tremble à vous le dire.

DIDON.

Oſeroit-on troubler le bonheur où j'aſpire?
Que fait Ænée enfin? l'avez-vous averty....

PHILON.

Madame, il eſt party.

DIDON.

Barſine! Il eſt party!
Dieux! à mon deſeſpoir ce Perfide me livre,
Et ſi preſt d'un Hymen... Qu'on s'apreſte à le ſuivre.
Oüy, je veux voir, portant le feu dans ſes Vaiſſeaux,
A la mercy des vents, ſes cendres ſur les eaux.
Ce n'eſt que dans ſon ſang que mon [illegible] batuë
Peut trouver du remede à l'ennuy qui me tuë:
Il me fuit! & l'orgüeil de ce cœur endurcy
A pû... Qu'on cherche Hiarbe, & qu'on l'ameine icy.

Le Ciel ſeroit-il ſourd à des plaintes ſi juſtes? (juſtes!
Quoy, vous l'avez ſouffert, Dieux cruels, Dieux in-
Vous fuſtes les témoins des ſermens qu'on m'a faits,
Vous avez veu trahir ma flame & mes bienfaits,
Et vous n'avez point fait, vous en rẽdant les maiſtres,
De nos flots entr'ouverts, des tõbeaux à ces Traiſtres?
Un Parjure odieux que j'ay trop bien ſervy,
Fier de l'impunité dont ſon crime eſt ſuivy,
Se rit de ſes ſermens, tandis que le Tonnerre,
D'un murmure impuiſſant, épouvante la Terre?
Ah! qu'attendre des Dieux en ces extrémitez?
Mes ennuis ſont des maux que j'ay bien méritez:
Mes yeux n'ont-ils pas dû, quoyqu'il fit pour me plaire,
De ſes feintes ardeurs penétrer le myſtere?
Ses ſoûpirs languiſſans m'en avoient aſſez dit;
Je devois m'aſſurer du Traiſtre qui me fuit,
Immoler ſes Troyens & ſa Flotte à ma rage;
Du Tibre pour jamais luy fermer le paſſage;
Et malgré le bonheur qu'il s'y croit préparé,
Faire mentir ces Dieux qui l'en ont aſſuré.
Voila ce qu'il falloit oppoſer à ſa fuite.
Barſine, tu le vois, le Barbare me quitte:
Ny l'offre de ma main, ny la peur de ma mort,
N'ont fait, pour l'arreſter, qu'un inutile effort;
Apres avoir offert au Traiſtre qui me laiſſe,
Ma Couronne, mon cœur, mon hymen, ma tendreſſe,
Il aime mieux ſe voir, en me manquant de foy,
A la mercy des flots, que regner avec moy:
L'excés de mon amour que ce mépris accable,
Ne me laiſſe rien voir qui luy ſoit comparable.
Vains & foibles appas, dont l'éclat tant vanté
A ſçeu de tant d'eſpoir ſoûtenir ma fierté;
Et vous que j'appellois, prévoyant tant de larmes,
Pour plaire à cet Ingrat, au ſecours de mes charmes,

*Ornemens précieux, au milieu de ma Cour,
Vos efforts impuiſſans ont trahy mon amour;
Allez, de voſtre éclat, dans l'eſpoir qui me reſte,
J'abhorre pour jamais l'uſage trop fineſte,
Et ne ſçaurois le voir dans mon reſſentiment,
Que comme une Victime à mon emportement.

BARSINE.

Madame.... *Elle arrache & jette ſes perles*

DIDON. *& diamans.*

Conçois-tu que c'eſt luy qui m'outrage,
Apres avoir ſauvé les Troyens du naufrage?
Helas! apres l'avoir ſi tendrement chery,
Non, Barſine, un Rocher en ſeroit attendry;
Pour cet Amãt ſans foy, ma mort ſeule a des charmes.

BARSINE.

Vos pleurs pour un Ingrat....

DIDON.

Laiſſe couler mes larmes:
Quelque effort dont le Ciel ſeconde mes ſouhaits,
Rien ne peut reparer la perte que je fais.
Je le vois, & ton zele en ſecret en murmure,
Que je pleure un Ingrat, un Perfide, un Parjure,
Qu'en faveur de Didon l'Amour n'a pû toucher;
Mais avec tous ces noms, Barſine, il m'eſtoit cher.
Il a veu mes Sujets juſques dedans le Temple,
Signaler par leurs cris leur joye à mon exemple:
L'éclat dont mon amour prétendoit ſoûtenir
Le moment bienheureux qui devoit nous unir,
Mon ardeur à mon choix ſans relâche obſtinée,
Mes ſoûpirs empreſſez, & dans l'inſtant qu'Ænée,
Pour eſtre couronné, doit ſe rendre au Palais,
Le Barbare me quitte, & me fuit pour jamais?
Ah! ma rage à ce mot augmente avec mes larmes;
Contre un ſi rude coup ma raiſon n'a point d'armes;

Et dans l'accablement où me met aujourd'huy....
Hiarbe ne vient point, cours au devant de luy,
Barſine, mes ennuis ont beſoin de remede.

Barſine rentre.

La fureur, dans mon ame, à tant d'amour ſuccede:
Heureuſe, ſi mes ſoins l'ayant privé du jour....

SCENE VI.

DIDON, HIARBE.

DIDON.

VEnez, Seigneur, venez ſignaler voſtre amour:
On me fuit, on me hait, on brave ma vangeance;
Seigneur, il faut du ſang pour laver cette offence;
Ma honte, juſqu'à vous, aura ſans doute eſté;
Pour vous eſtre inconnuë, elle a trop éclaté:
Du Traiſtre qui me fuit, faites voſtre conqueſte;
Je vous offre ma main, ſi vous m'offrez ſa teſte.
Pour vous aſſujettir & mon cœur & mon rang,
Montrez-vous à mes yeux tout couvert de ſon ſang;
Je ſuis à vous, Seigneur, ſi l'ardeur qui vous guide
Peut me faire un preſent du cœur de ce Perfide,
Ce cœur, ce lâche cœur, percé de mille coups....

HIARBE.

Il eſt aſſez puny par ce qu'il pert en vous,
Madame; & la froideur d'un Amant qui vous quitte,
Ne veut pas que vos pleurs ſoient le prix de ſa fuite.
Sans ceder aux tranſports de ce cœur agité,
De vos mépris, Madame, armez voſtre fierté;
Que voſtre fermeté ſerve à jamais d'exemple.
Le Peuple vous attend pour voſtre hymen au Temple;

Souffrez que voſtre cœur laiſſe agir en ce jour
Le ſoin de voſtre gloire au defaut de l'amour;
Que mon ſort, dont le Ciel vous a rendu l'Arbitre,
Vous donnant un Epoux, m'en reſerve le titre,
Madame; & que mon feu, malgré ce grand éclat,
Tâche à porter voſtre ame à l'oubly d'un Ingrat.

DIDON.

Ah! d'un pareil effort mon cœur eſt-il le maiſtre?
Lâche! indigne des feux que mes yeux ont fait naiſtre,
Eſt-ce là le ſecours qu'on preſte à ma douleur?
Me refuſer le bras, quand on m'offre le cœur!

HIARBE.

Songez, Madame....

DIDON.

O Dieux! qui m'avez condamnée
A donner tant de pleurs à la perte d'Ænée;
Si juſqu'aux bords du Tibre il peut eſtre conduit,
Qu'au dernier des malheurs ſon orgüeil ſoit réduit;
Que ce Fleuve qui doit voir ſes ondes captives,
Du ſang de tous les ſiens voye teindre ſes rives;
Que la mort de ce Traiſtre égale mes tourmens,
Et qu'il n'ait pour tombeau que des ſables mouvans;
Que la Poſterité que mon ſort doit ſurprendre,
Puiſſe voir naiſtre un jour un Héros de ma cendre,
Dont la valeur funeſte à l'orgüeil des Romains,
Dans des fleuves de ſang répandu par ſes mains....
Mais quelle indigne ardeur m'agite & me tranſporte;
Alors que ma main peut ſe vanger d'autre ſorte?
Mettons avec éclat mon deſeſpoir au jour.
S'éloignant d'Hiarbe, & prenant ſon Poignard.
Voicy dequoy vanger & punir tant d'amour;
Ce Miniſtre eſt trop ſeûr, pour en chercher un autre.
à Hiarbe.
Vous, qu'inſpiroit l'ardeur d'unir mon ſort au voſtre,

Si meſmes vœux encor échaufent voſtre ſein,
Lâche, recevez-en l'exemple de ma main.

HIARBE *la ſoûtenant.*

Dieux!

SCENE VII.

DIDON, HIARBE, BARSINE, PHILON.

HIARBE.

Barſine, l'éclat où ſa fureur aſpire....

BARSINE.

Madame, ſes ennuis....

HIARBE.

Juſte Ciel! elle expire,
Et ſon emportement s'eſt en vain obſervé.
Dieux! à quel deſeſpoir m'avez-vous reſervé?

FIN.

LE
SEMBLABLE
A SOY-MESME.

TROISIESME INTERMEDE.

ACTEURS.

LE BAILLY DU VILLAGE.

THIBAUT, Collecteur des Tailles de Village.

PERRINE, sa Femme.

LUCIE, Niéce de Thibaut.

CLEANTE, Amant de Lucie.

LA BRIE, Valet de Cleante.

MATHURIN, Valet du Bailly.

CATO, Servante de Thibaut.

La Scene est dans un Village proche du Mans.

LE SEMBLABLE A SOY-MESME.

TROISIESME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA BRIE.

LA BRIE *ſortant d'un coſté du Theatre.*

IE m'en vais retrouver mon Maiſtre, & je prevoy....

CLEANTE *ſortant de l'autre.*

Pourquoy me laiſſer ſeul, quand j'ay beſoin de toy?
Que ne m'as-tu ſuivy?

LA BRIE

Quand j'ay veû ce Village,
Vous ſçachant réſolu de loger au Sauvage,
Mon Cheval eſtant las, je vous ſuivois de loin,
Seûr de vous y trouver, quand il ſeroit beſoin;

Outre qu'en arrivant en ce Lieu de plaiſance,
Quoy que nouveau venu, j'ay trouvé connoiſſance,
Qui me menant d'abord au prochain Cabaret,
M'a fait gouſter *gratis* du Blanc & du Clairet.

CLEANTE.

Je le croy. Ce Village eſt fertile en Canailles.

LA BRIE.

Canailles? C'eſt pourtant le Collecteur des Tailles,

CLEANTE.

D'où le connois-tu donc? Eſt-il de tes Parens?

LA BRIE.

Non, Il m'a veû Laquais chez un Eleû du Mans;
Il y venoit ſouvent Le Maiſtre & la Maiſtreſſe
Ne ſe laſſoient jamais de luy faire careſſe;
Enfin ils le traitoient comme un de leurs Amis;
Mais il ne venoit point ſans Coc-d'Inde au Logis,
Il m'a prié de Nopce, & j'y veux faire rage;
Il doit donner ſa Niéce au Bailly du Village.

CLEANTE.

Je le ſçais; & c'eſt là d'où vient mon deſeſpoir,

LA BRIE.

Comment donc?

CLEANTE.

Je ne ſuis icy que pour la voir;
Je l'aime, cette Niéce, & je ſuis aimé d'elle.

LA BRIE.

Vous avez le gouſt fin; elle eſt jeune, elle eſt belle.
D'où la connoiſſez-vous? On dit qu'elle a du bien,

CLEANTE.

Son Pere eſtoit du Mans, & logeoit pres du mien;
Sa beauté dés ce temps me donna dans la veuë;
J'aimay, je fus aimé; mais la mort impréveuë
De ſon Pere, augmenta ma flame & mon ſoucy,
Elle eſt depuis ce temps avec ſon Oncle icy,

Qui par un choix fatal au feu qui nous engage,
Eſt ſi fort enteſté du Bailly du Village,
Et croit que cet hymen eſt ſi bien aſſorty,
Qu'il veut le préferer à tout autre Party.
Sa Femme, en ma faveur depuis peu prévenuë,
Souffre que quelquefois, quand la nuit eſt venuë,
J'entretienne ſa Niéce, & me fait eſperer
De rompre cet hymen.

LA BRIE.

Je ceſſe d'ignorer
Où vous couriez ſans moy, les ſoirs, bride abatuë.

CLEANTE.

Je cherchois du remede à l'ennuy qui me tuë.

LA BRIE.

Mais la Femme & la Niéce....

CLEANTE.

Elles m'ont fait ſçavoir,
Qu'il falloit en ce lieu me rendre pour les voir.
Apprenons, s'il ſe peut, ce que l'on veut me dire.

LA BRIE.

Je vois le Collecteur, Monſieur.

CLEANTE.

Je me retire.
M'a-t-il veu?

LA BRIE.

Peut-on voir à travers de mon Corps?

CLEANTE.

Tâchons d'entrer chez luy, tandis qu'il eſt dehors.

SCENE II.

THIBAUT, PERRINE.

THIBAUT.

TE taiſeras-tu point? Peſte de la pécore.

PERRINE.

Tiens, mon pauvre Thibaut, je te le dis encore,
Ce Monſieur le Bailly n'eſt point ce qu'il nous faut
Pour ta Niéce. Vois-tu, c'eſt un Aſne, un Nigaut,
Qui juge ſans ſçavoir; qui pour cinq ſols d'épice,
Trahiroit....

THIBAUT.

Chut. Portez reſpect à la Juſtice,
Ne parlez de ces Gens que la main au bonnet:
Puis que je l'ay promis, je te le dis tout net,
Il ſera ſon Mary.

PERRINE.

La voila bien chanceuſe.

THIBAUT.

Que luy manque-t-il donc, Madame la Cauſeuſe?
N'eſt-il pas Avocat, eh beſte? L'on croiroit,...

PERRINE.

On dit que pour cent francs noſtre Aſne le ſeroit.

THIBAUT.

Encore?

PERRINE.

L'autre jour, preſſé ſur une affaire
Qu'avoit Simon Martin avec le grand Compere,
Il mit, ſans la ſçavoir, leurs Sacs de deux coſtez,
Et prit, pour la juger, un Cornet & trois Dez,

Disant que sur le champ il bailleroit Sentence.
A la premiere raffle il ameny je pense
Dix pour le Demandeur, & puis en mesme tems
Dix pour le Defendeur. Hors de Cour, sans despens,
Dit-il. Ne voila pas bien juger une Cause?

THIBAUT.

Enfin jusqu'à demain il faudra qu'elle cause.
Tout ce que tu dis là, ma Femme, est bon & beau;
Mais du Vin répandu ne vaut pas de bonne Eau.
Je croy que ta raison vaut bien mieux que la mienne;
Mais puis que je le veux, il n'est raison qui tienne.

PERRINE.

Tien, quand on seroit prest à me couper le cou,
Je veux, malgré tes dents, en jazer tout mon sou.
Ce Galant morfondu, la Semaine derniere,
Disoit que pour la Nopce il attendoit son Frere,
Qui doit estre un Magot.

THIBAUT.

Pourquoy?

PERRINE.

Ce bel Oiseau,
Luy ressemble, dit-il, comme deux goutes d'eau:
Sans doute, comme luy, c'est quelque barbe-sale.
Quand il faut épouser, le voila qui détale;
Et se moquant de nous toûjours de pis en pis,
Il dit qu'il faut devant, qu'il s'en aille à Paris.
Il nous a dit adieu. Mais je suis bien lassée.

THIBAUT.

Il en enrage assez, mais la chose est pressée.
Depuis que j'ons touché dans la main l'autre jour,
Il te feroit pitié, parlant de son amour;
Car, vois-tu, là-dessus, il jaze comme un Livre:
Il dit que sans ma Niéce il ne sçauroit plus vivre;

Il conſomme, dit-il, tout ſon temps à gémir;
Paſſe les nuits ſans boire, & les jours ſans dormir;
Il en eſt ſi troublé, qu'il n'eſt pas connoiſſable;
Il n'a plus de repos qu'au lit, ou bien à table;
Il ſoûpire toûjours; Enfin, ſi nan l'en croit,
Ses yeux varſont plus d'eau, que ſa bouche n'en boit.

PERRINE.

Reviendra-t-il bientoſt?

THIBAUT.

Les Poulaillers de Mayne
Le rammanront, dit-il, la Semaine prochaine.
Je vais boire avec luy, s'il eſt encor icy,
Le Vin de l'Etrier.

PERRINE.

Moy, j'entre.

THIBAUT.

Ah le voicy.

SCENE III.

THIBAUT, LE BAILLY.

THIBAUT.

IE vous allois chercher.

LE BAILLY.

Cette peine m'honore.

THIBAUT.

Vous n'eſtes pas party?

LE BAILLY.

Vous voyez, Pas encore;
Mais me voila tout preſt à partir de ces lieux:
Je viens chez mes Parens de faire mes adieux,
Il faut toûjours garder quelque meſure honneſte.
Mathurin, eh?

MATHURIN.

Monsieur.

LE BAILLY.

Qu'on me scelle ma Beste.

Mathurin rentre.

Hé bien, comment vous va, Monsieur le Collecteur?

THIBAUT.

Pour vous servir, Monsieur le Bailly, de bon cœur.

LE BAILLY.

Couvrez-vous.

THIBAUT *faisant la reverence, & tournant son chapeau.*

Je sçavons...

LE BAILLY.

Reformez vostre stile.

Couvrez-vous.

THIBAUT *faisant la reverence.*

J'ons....

LE BAILLY.

Couvrez vostre cerveau debile,
Vous dit-on, & changez en termes plus polis
Cette fluidité de termes mal construits.

THIBAUT.

Je parlons le patois que nan parle au Village.

LE BAILLY.

Vous verray-je toûjours, fier d'un jargon sauvage,
De deux toises de long tirer un pied de Veau,
Rire au nez en parlant, tourner vostre chapeau,
N'avoir qu'un air benest pour toute contenance,
Et coudre une sottise à chaque revérence?
Si Vieillard & Grison vous ne vous corrigez....

THIBAUT.

Ecoutez, je parlons tout comme vous jugez,
A nostre fantaisie.

LE BAILLY.

Enfin, quoy qu'il arrive,
Il n'en rabatra rien, c'eſt perdre ſa leſſive.
Ne voulant pas partir, ſans vous avoir parlé
De mon Frere....

THIBAUT.

Ah s'il vient, il ſera régalé,
Il logera chez nous, & je veux qu'à ſon aiſe....

LE BAILLY.

Parbleu, c'eſt m'obliger.

THIBAUT.

Mais...

LE BAILLY.

Quoy?

THIBAUT.

Ne vous déplaiſe;
Afin qu'il ſoit reçeu, nous faiſant cet honneur,
Selon voſtre mérite, & ſuivant ſon humeur,
Pour voir à le ſervir comme il faut qu'on en uſe,
Dites-moy, s'il vous plaiſt (je vous demande excuſe)
Quel Homme eſt-ce, à peu pres.

LE BAILLY.

C'eſt un Original.
Il eſt Marchand de Toille, & demeure à Laval;
Il veut eſtre à la Nopce, & meſme hyer j'eus nouvelle...

THIBAUT.

Son nom?

LE BAILLY.

Monſieur Vilain.

THIBAUT.

D'âge....

LE BAILLY.

Il en a dans l'aiſle.

Quant au reſte, écoutez, franchement, entre nous,
C'eſt un Ruſtre, un Lourdaut, à peu pres comme vous.

THIBAUT.

On m'avoit pourtãt dit, Mõſieur, qu'il vous reſſemble.

LE BAILLY.

Oüy, du viſage, à moins que de nous voir enſemble,
Pour faire de nous deux un bon diſcernement,
A moins que d'obſerver nos traits également,
On s'y trõpe, & ſouvẽt on nous prẽd l'un pour l'autre.

THIBAUT.

J'entens bien, c'eſt qu'il a de mon air & du voſtre.

LE BAILLY.

Ecoutez. Ses diſcours n'auront jamais de fin:
Voila voſtre Logis, & voila mon chemin,
Compere, & nous n'avõs qu'un mot à dire enſemble.
Mon Frere doit venir, je l'aime, il me reſſemble;
Il logera chez vous juſques à mon retour.
A Paris, pour huit jours, je m'en vais faire un tour.
Nous ſongerons apres à noſtre mariage:
Cependant je vous ſuis ſerviteur.

THIBAUT.

Bon voyage.
Boirons-je point un coup? Il ſeroit bon beſoin.

LE BAILLY.

Et morbleu détalez, l'Abreuvoir n'eſt pas loin.

SCENE IV.

LE BAILLY *ſeul.*

ENfin j'en ſuis défait; & ſuivant mon idée...

SCENE V.

LE BAILLY, MATHURIN.

MATHURIN.

VOstre Beſte, Monſieur, eſt ſcellée & bridée.

LE BAILLY.

Il faut à ce Valet confier mon ſecret;
Il eſt bien ingénu, pour eſtre fort diſcret:
Mais quoy, j'en ay beſoin. Ecoute, il faut te taire,
Entens-tu? Parle donc? Le Cheval!

MATHURIN.

Comment faire?
Auſſi, quand je me tais, Monſieur, je ne dis mot.

LE BAILLY.

Le Valet d'un Bailly peut-il eſtre ſi ſot?
C'eſt à dire qu'il faut ne parler à perſonne
De cecy.

MATHURIN *ſe couvrant.*

J'entens bien; Voſtre raiſon eſt bonne.

LE BAILLY.

Tu ſçais bien que j'ay dit à mes meilleurs Amis,
Que j'allois pour huit jours faire un tour à Paris;
Qu'aujourd'huy je partois, & qu'en cet équipage
J'ay déja fait deux fois tout le tour du Village.

MATHURIN.

Hier je vous en oüys, m'eſt avis, marmoter.

LE BAILLY.

Je voulois que l'on crût que j'allois m'abſenter;
Mais je me moquois d'eux.

MATHURIN.

Pargué, le tour eſt drôle.

LE BAILLY.

Je veux, avant la nuit, joüer un autre rôle.
J'ay dit de plus icy qu'un mien Frere venoit,
Pour eſtre à noſtre Nopce, & qu'il me reſſembloit.

MATHURIN.

Oüy.

LE BAILLY.

Que je l'attendois icy ſur ſa parole.

MATHURIN.

Oüy.

LE BAILLY.

Je n'en eus jamais.

MATHURIN.

Pargué, le tour eſt drôle.

LE BAILLY.

Je prétens ſous le nom de ce Frere, aujourd'huy,
Et voir le Collecteur, & demeurer chez luy;
Et ſans que le Lourdaut s'en doute, ny s'en laſſe,
Voir, ſous un autre habit, chez luy ce qui ſe paſſe.

MATHURIN.

Qu'en avez-vous affaire? Avec cet attirail....

LE BAILLY.

Il m'importe beaucoup d'en ſçavoir le détail.
Je ſuis preſt d'épouſer ſa Niéce, & je ſoupçonne
Certain Drôle de voir trop ſouvent la Friponne.
Depuis huit ou dix jours je me ſuis apperçeu
Qu'il ſortoit ſur le ſoir du Logis : Je l'ay veu,
Le nez dans un Manteau, doucement diſparoiſtre,
Sans avoir juſqu'icy jamais pû le connoiſtre;
Et je veux, pour me voir guery de ce ſoupçon,
Leur joüer de ce tour..

MATHURIN.

Teſtegué, qu'il eſt bon!
Vous avez vous tout ſeul, plus d'eſprit en partage,
Que n'en avont morgué tous les Bœufs d'un Village.

LE BAILLY.

Je pourois, negligeant d'en eſtre convaincu;
Devenir... Que ſçait-on?

MATHURIN.

Quoy, devenir?

LE BAILLY.

Cocu.
De pareils Animaux trompent les plus habiles.

MATHURIN.

Vous Cocu dãs un Bourg? Bon dans ces grãdes Villes
Où tout le monde l'eſt.

LE BAILLY.

Enfin, par ce moyen,
Je puis m'en éclaircir, ſans riſquer rien du mien.
Pour m'aller inſtaler chez cette teſte dure,
Je vais me déboter, & changer de figure.
J'entens ſortir quelqu'un de chez le Collecteur;
C'eſt ſa Femme. Rentrons.

SCENE VI.

LA BRIE, PERRINE, CLEANTE.

CLEANTE.

Tout trahit noſtre ardeur.
Quoy donc, le Collecteur prétend toûjours cõbatu

PERRINE.

Je vous l'ay déja dit, il n'en veut rien rabatre;
Et le Bailly, tout ſot & tout brutal qu'il eſt,
Pour s'en faire un Neveu, le contente & luy plaiſt.

CLEANTE.

Mais ſur quoy l'amitié qui les unit enſemble?
D'où vient qu'il l'aime tant?

PERRINE.

Parce qu'il luy reſſemble.
Chacun n'aime-t-il pas ſon Semblable? Ecoutez.
Puis que j'agis pour vous....

CLEANTE.

Tant de difficultez,
Malgré voſtre faveur, alarment ma tendreſſe.
Mais enfin j'apperçois voſtre charmante Niéce.

SCENE VII.

LUCIE, PERRINE, CLEANTE, LA BRIE.

LUCIE.

CLeante eſt bien exact.

CLEANTE.

Moins exact qu'amoureux,
Je viens ſçavoir de vous le deſtin de mes feux.

LUCIE.

Si ſur mes volontez je réglois ma conduite,
Cleante, de ces feux, l'hymen ſeroit la ſuite;
Et mon cœur qui vous plaint, uniroit en ce jour
L'effort de ma tendreſſe, aux ſoins de voſtre amour.

Vous ſçavez que l'Epoux qu'on me force de prendre...

PERRINE.

Pour l'eſtre, le Bailly poura longtemps attendre.
Il eſt allé, dit-on, à Paris pour huit jours;
Et je ſçais un moyen de ſervir vos amours,
Tandis qu'il eſt abſent, qui poura ce me ſemble....
N'entens-je pas Thibaut qui vient icy? Je tremble;
C'eſt luy-meſme.

CLEANTE.

Que faire?

LUCIE.

Où le cacher? Il faut....

PERRINE.

Entrez dans cette Chambre; Et vous, montez là-haut,

Cleante ſe cache, & Lucie rentre dans une entrée.

SCENE VIII.

THIBAUT, PERRINE.

PERRINE.

QU'as-tu, Thibaut? Viença, tu me ſembles tout triſte.

THIBAUT.

Je ſongeois qu'aujourd'huy, peut-eſtre à l'improviſte,
Le Frere du Bailly pouroit venir.

PERRINE.

Hé bien,
Qu'eſt-ce que cela fait?

THIBAUT.

Eh cela ne fait rien;
Il logera ceans; je l'ay dit à ſon Frere.

PERRINE.

Eſt-il party?

THIBAUT.

Vrayment il eſt bien loin. J'eſpere
Qu'il ſe trouvera dans cette Chambre-là.
Montrant l'endroit où eſt caché Cleante.
Voyons en quel état elle eſt. Je veux....

PERRINE *l'arreſtant.*

Viença.

THIBAUT.

Pourquoy m'arreſter?

PERRINE.

J'ay quelque choſe à t'aprendre.

THIBAUT.

O morgué je n'ay pas le loiſir de l'entendre.

PERRINE *le carreſſant.*

Eh, Thibaut, je t'en prie.

THIBAUT.

Elle eſt fole de moy:
Je veux voir cette Chambre, & puis je ſuis à toy.

PERRINE.

Tu la verras tantoſt.

THIBAUT.

Pourquoy pas toute à l'heure?

PERRINE.

Tout eſt perdu. Cato te veut parler, demeure,

SCENE IX.

PERRINE, CATO, THIBAUT.

CATO.

LE Frere du Bailly vient d'arriver là-bas;
Il a voulu d'abord aſſommer Nicolas.
C'eſt le Bailly tout fait. Il s'eſt mis en colere,
Parce qu'on a, dit-il, laiſſé partir ſon Frere.

THIBAUT.

Je vais, pour l'appaiſer, luy parler quelque temps.

PERRINE.

Va.

CATO.

Vous n'irez pas loin, je croy, car je l'entens.

SCENE X.

LE BAILLY, PERRINE, THIBAUT.

THIBAUT *le ſaluant.*

AH, Monſieur.

LE BAILLY *déguiſé.*

Enfin donc, Collecteur de miſere,
Vous avez ſottement laiſſé partir mon Frere;
Et ſans conſiderer que ſans égard aux frais,
Je viens, eſtant mandé, de Laval tout exprés;

Que ſans enviſager la peine que me donne
Le deſir d'honorer cet hymen en perſonne....

THIBAUT.

Voſtre Frere a voulu partir. Si vous voulez....

LE BAILLY.

Mon Frere eſt un Cheval.

THIBAUT.

Que vous luy reſſemblez!

PERRINE.

Si l'on n'eſtoit certain qu'il eſt party, je penſe
Qu'on vous prendroit pour luy.

LE BAILLY.

Tréve de reſſemblance.
Vous daubez le Prochain, la Belle, en niaiſant.
Eſt-ce là la Moitié dont on luy fait préſent?

THIBAUT.

C'eſt ma Femme.

LE BAILLY.

A vous ſeul? Sur ces ſeules œillades
Je croy que voſtre front a d'étranges aubades,
Compere, & voſtre hõneur me ſemble en grãd danger.

THIBAUT.

Qu'y ferois-je?

LE BAILLY.

A propos, peut-on enviſager,
Du Bailly mon cadet, l'Epouſe prétenduë?

THIBAUT.

Ma Niéce? Oüyda. Pourquoy n'eſt-elle deſcenduë?
Je m'en vais l'avertir.

LE BAILLY.

Je vous ſuis. Je prétens,...

THIBAUT.

Hé bien, ſoit, je pourõs boire un coup tout d'un temps.

SCENE XI.

PERRINE *seule.*

PRofitons de ce temps, & ſoyons diligente.
Pendant qu'ils n'y ſont plus, faiſons ſortir Cleante.
St? Sortez.

SCENE XII.

PERRINE, CLEANTE.

PERRINE.

DU Bailly le Frere eſt arrivé:
Sans cela, là-dedans Thibaut vous euſt trouvé.
Il y vouloit entrer; je n'en ſuis pas remiſe,
Et cette peur me fait craindre quelque ſurpriſe:
Un quart-d'heure plus tard, tout eſtoit découvert.

SCENE XIII.

PERRINE, CLEANTE, LE BAILLY *dans une entrée.*

LE BAILLY.

CEpendant que Thibaut fait mettre le couvert,
Observons... Un Galand! Il faut que je l'écoute.

PERRINE. *Il écoute, caché.*

Sans ce Magot, Thibaut vous eust trouvé sans doute;
Il eust entré là, rien ne l'en eust empeſché.
Quel vacarme il eust fait, s'il vous eust veu caché!

LE BAILLY *dans une entrée.*

Caché?

PERRINE.

J'en tremble encor, je n'avois point d'excuſe.

CLEANTE.

Le Frere du Bailly....

PERRINE.

Cependant qu'il l'amuſe,
Afin de ménager quelque moment plus dous,
Sortez, & ſoyez ſeûr que je ſuis toute à vous,
Et qu'enfin il n'eſt rien que pour vous je n'eſſaye.

LE BAILLY *caché.*

Le Bois du Collecteur eſt de haute-fuſtaye.

CLEANTE.

Par quel excés d'amour puis-je aſſez dignement
Reconnoiſtre des ſoins....

PERRINE.

Tréve de compliment.

LE BAILLY.

Faiſons du bruit, je veux empeſcher qu'il ne ſorte.

PERRINE.

J'entens quelqu'un, rentrez, & refermez la Porte.
Pour le mettre dehors, prenons mieux noſtre temps.

SCENE XIV.

LE BAILLY *ſeul.*

MAlepeſte, qu'il eſt ceans de fines Gens!
Le Collecteur en tient, & je me perſuade....
Luy diray-je? Oüy, morbleu, je veux qu'il ait l'aubade:
Je me fais un plaiſir, de voir comme un Lourdaut
Apprend qu'à ſon inſçeu ſon honneur fait le ſaut.

SCENE XV.

THIBAUT, LE BAILLY.

THIBAUT.

QUe faites-vous là ſeul? Venez ſonger à rire,
Ma Niéce....

LE BAILLY.

Auparavant j'ay deux mots à vous dire;
Et comme je me vois preſque voſtre Allié....

THIBAUT.

Çà, dequoy s'agit-il?

LE BAILLY.

Vous eſtes marié?

THIBAUT.

Oüyda, ma Femme auſſy.

LE BAILLY.

Comme un Homme bien ſage,
Vous ſçavez quels chagrins ſuivent le Mariage,
Que le front eſt ſujet à certains accidens....

THIBAUT.

J'entens bien. Palſanguć, nous voila bien dedans.
Ne me voudroit-il point parler de noſtre Niéce? *à part.*
La Coquine, ſans doute, aura fait quelque piece.

LE BAILLY.

Mais quand cet accident nous arrive une fois,
Et qu'on voit de ſes yeux ſon front fertile en bois....

THIBAUT.

Bon. Voila bien dequoy; Nan dit que c'eſt la mode.

LE BAILLY.

Mais, s'il vous arrivoit, ſeriez-vous ſi commode?

THIBAUT.

Je m'en ſoucirois moins que de mon vieux Pourpoint:
Noſtre honneur dépend-il des ceux qui n'en ont point?

LE BAILLY.

En effet, s'en fâcher, c'eſt eſtre ridicule.

THIBAUT.

Mais, Mõſieur, s'il vous plaiſt, pourquoy ce préambule?

LE BAILLY.

Eh pour rien.

THIBAUT.

Oh cela ne ſe dit point pour rien.

LE BAILLY.

Pourquoy? que ſçavez-vous?

THIBAUT.

Morgué je le ſçais bien.

La raiſon?

LE BAILLY.

Eh ce n'eſt qu'une galanterie:

La voulez-vous ſçavoir?

THIBAUT.

Pargué, je vous en prie.

LE BAILLY.

Mais, peut-eſtre, qu'apres vous en ſerez fâché.

THIBAUT.

Point.

LE BAILLY.

Ceans voſtre Femme a ſon Galant caché.

THIBAUT.

Quoy, Perrine?

LE BAILLY.

Oüy, Perrine.

THIBAUT.

Ah la double Traiſtreſſe!

Me joüer à mon nez de ces tours de ſoupleſſe!

Elle pour qui j'aurois bouté ma main au feu!

LE BAILLY.

Le Drôle, de ſes feux, faiſoit un tendre aveu:

De là je les voyois, & meſme en ma préſence

Ils ſe ſont embraſſez.

THIBAUT.

Ah je pers patience.

Venez me le montrer, car je creve d'ennuy;

Je veux faire aboyer tous nos Chiens apres luy;

Avant que de ſortir, je veux qu'on l'accommode....

LE BAILLY.

Bon. Voila bien dequoy; Nan dit que c'eſt la mode.

THIBAUT.

Quand on n'a point d'hõneur, je dis nargue des Gens.
Allons.

LE BAILLY.

Ah palſangué nous voila bien dedans.

THIBAUT.

Acoutez, on ne rit jamais de ſa vergogne;
Quoy que *groſſo modo*, j'allons droit en beſogne.

LE BAILLY.

Je m'en ſoucîrois moins que de mon vieux Pourpoint:
Noſtre honneur dépend-il des ceux qui n'en ont point?

THIBAUT.

Montrez-le moy, vous dis-je, & puis laiſſez-moy faire.

LE BAILLY.

Ecoutez, il vaut mieux pour quelque temps ſe taire;
Voſtre Femme viendra pour le mettre dehors,
Cachons-nous, nous verrõs leur joye & leurs trãſports;
Et ce couple d'Amans que vous voulez confondre,
Eſtant pris ſur le fait, n'aura rien à répondre.
Il eſt là. *En y montrant l'endroit où il eſt caché.*

THIBAUT.

C'eſt bien dit. Les acoutant de loin....
Ma Femme, je l'entens. Mettons-nous dans ce coin;

SCENE DERNIERE.

PERRINE, LUCIE, THIBAUT, LE BAILLY *caché.*

PERRINE.

Cleante eſt encor là, ce Magot en eſt cauſe.

LUCIE.

Le Frere du Bailly?

PERRINE.

Luy-meſme.

THIBAUT *dans une entrée.*

Bouche cloſe.

PERRINE.

On avoit grand beſoin icy de ce Butort.
Le ſot Homme que c'eſt!

LUCIE.

J'en demeure d'accord.
Sans le Bailly ſon Frere, à qui le ſang le lie,
C'eſt un Original qui feroit ſans Copie.

PERRINE *apellant Cleante.*

Cleante nous pouvons cauſer en liberté.

LE BAILLY *dans l'entrée.*

Hé bien, qu'en dites-vous? Eh?

THIBAUT *dans l'entrée.*

C'eſt la verité.
Ah morgué!

LE BAILLY.

Taiſez-vous.

CLEANTE.

Le ſecours que voſtre ame
Se réſout aujourd'huy de preſter à ma flame....

PERRINE.

Laiſſons les complimens, je vous l'ay déja dit;
Je vous aime, & je veux me contenter l'eſprit.
Ainſi pour vous ſervir, & pour me ſatisfaire....

LE BAILLY *dans l'entrée.*

Compere, écoutez bien, leur marché ſe va faire:
Nous ne ſommes pas loin de l'Heure du Berger.

PERRINE.

Je prétens, quand Thibaut en devroit enrager....

THIBAUT *dans l'entrée.*

La Traiſtreſſe!

PERRINE.

Vous voir le Mary de ma Niéce.

THIBAUT.

Hem?

LE BAILLY.

Parbleu, c'eſt à moy que le paquet s'adreſſe.

CLEANTE.

Voſtre cœur poura-t-il ne la point démentir?
Et ſur un tel eſpoir pourez-vous conſentir....

LUCIE.

Oüy, tant que je ſeray de ma main la maiſtreſſe,
Vous aurez tous mes vœux, & toute ma tendreſſe.

LE BAILLY.

J'en tiens.

CLEANTE.

Mais cet Epous qui doit....

PERRINE.

C'eſt un trigaut;
Ce mâtin de Bailly n'eſt point ce qu'il luy faut.
S'il l'épouſe jamais, je veux devenir folle.

THIBAUT *dans l'entrée.*

Palſangué, noſtre Niéce eſtoit en bonne Ecole.

LUCIE.

Mais cõment l'empeſcher, lors qu'il ſe croit certain....

PERRINE.

Voila bien des façons. Donnez-moy voſtre main.
N'eſtes-vous pas content qu'elle ſoit voſtre Femme?

CLEANTE.

J'en fais toute ma joye, & ſi jamais ma flame....

PERRINE *leur prenant la main.*

Touchez-là. Vous voila mariez, autant vaut.

THIBAUT.

Je m'en vais me montrer, ne venez pas ſi-toſt.

CLEANTE.

Si de tant de bonheur mon ardeur eſt ſuivie,
Cleante vous devra ſon bonheur & ſa vie.

PERRINE.

De ce que je vous dis, tenez-vous aſſuré.

THIBAUT *ſe montrant.*

Fort-bien. Je n'aurons plus que faire de Curé;
Tumarîras, ſans luy, fort-bien tout le Village.

LUCIE.

Mon Oncle.

CLEANTE.

Quel revers!

PERRINE.

Voicy gaſte-ménage.

THIBAUT.

Si tu me fais chercher un Tricot là-dédans....

PERRINE.

Un Tricot! Hé pourquoy, puis qu'ils en ſont contens?
Ils ſont bien mariez, ce n'eſt point raillerie,
Et je viens....

THIBAUT.

O morgué, moy, je les démarie.

PERRINE.

Tiens, ta Niéce, & Monſieur, ſe ſont donnez la foy:
Il eſt bien Gentilhomme, & de plus a dequoy,
Et ſa Nobleſſe enfin merite qu'on l'exalte.

THIBAUT.

Tiens, quand il ſeroit Fils d'un Chevalier de Malte,
J'ay promis au Bailly qu'il ſeroit ſon Epous:
Elle l'épouſera.

LE BAILLY *le montrant.*

Calmez ce grand courroux:
De l'Epoux prétendu de la belle Lucie,
Je ſuis l'Original, & meſme la Copie.

LUCIE.

Vous eſtes le Bailly?

LE BAILLY.

Oüy parbleu, je le ſuis.
Sous un nom emprunté j'eſtois dans ce Logis.
Je m'en eſtois douté, Coquette déniaiſée,
Que voſtre cœur eſtoit une conqueſte aiſée;
Et pour vous obſerver, je m'eſtois traveſty:
Mais je n'en ſçais que trop, il peut chercher Party.

THIBAUT.

Non, vous l'épouſerez tout-à-l'heure, & j'envoye...

LE BAILLY.

Doucement, s'il vous plaiſt, point de chaleur de foye:
On peut la marier, ſans croiſtre mon ſoucy;
Monſieur en eſt content, & je le ſuis auſſy.
Sur un pareil marché, je ne mets point d'enchere;
Je retourne chez moy. Juſqu'au revoir, Compere.

PERRINE.

Tu le vois bien, Thibaut, il ſe moque de nous.

CLEANTE.

Si....

THIBAUT *à Cleante.*

Puis qu'il ne veut point ma Niéce, c'eſt pour vous.

CLEANTE

C'eſt me combler de joye, & mon reſpect s'apreſte....

THIBAUT.

Allons voir nos Amis, & ſonger à la Feſte.

FIN.